

millefleurs



Dossier

Les femmes au Moyen Âge

n° 31, décembre 2022

Édito / p. 3

Interview / p. 4

Christiane Klapisch-Zuber

Dossier / p. 6

Les femmes au Moyen Âge

Regard d'aujourd'hui / p. 26

Marguerite d'Anjou,

Shakespeare et moi

Au musée de Cluny / p. 30

Images de la séduction

Brèves des Amis du musée / p. 32

Prix de la Dame à la licorne / p. 34

Harald, guerrier viking

et roi chrétien

Agenda des Amis du musée / p. 35

Décembre 2022 – mars 2023



La moitié de l'humanité

Consacrer ce *Millefleurs* à l'histoire des femmes au Moyen Âge est une évidence. Les Amis souhaitent mettre en valeur le thème que la direction du musée a choisi pour inaugurer la série de conférences accompagnant sa réouverture. On retrouvera ici la plume de certains des intervenants et celle d'autres spécialistes: merci à tous! Les Amis veulent également s'interroger sur ce paradoxe: alors que la figure des femmes est omniprésente au musée de Cluny, de la Dame à la licorne triomphante à la Vierge intimidée de l'Annonciation, de la joueuse d'échecs s'imposant en face de son partenaire masculin à celle qui se révèle dans l'intimité de sa toilette, pourquoi les historiens sont-ils restés silencieux? Georges Duby, à la fin de sa carrière, disait regretter de n'avoir travaillé que sur la moitié de l'humanité... Ce n'était pas tout à fait exact, mais il est vrai que l'histoire des femmes est restée longtemps très discrète.

La faute aux sources? Certainement. Au Moyen Âge, le récit valorise le geste des hommes. Pis, dès qu'une femme se montre dans l'espace public, sa voix est confisquée par les mâles de sa parenté, sinon, elle cesse d'être une « femme d'honneur » et risque d'être rangée parmi les « filles communes ». Jeanne d'Arc en est morte... Pourtant, elles vont à l'église, dans la rue, à la taverne, et, pour celles du peuple, tiennent boutique et travaillent aux champs...

Alors, plutôt la faute à notre propre société et à sa conception de la femme? Sans doute. Elle a fort heureusement évolué. On ne traite plus Christine de Pizan de « bas-bleu » et les historiennes osant une histoire des femmes de « virago ». L'évolution est cependant récente. Acquérir ses lettres de noblesse comme historienne fut difficile. Dans les années 1970, les postes se sont ouverts aux femmes dans les universités parce que la conjoncture imposait des recrutements massifs... et on manquait d'hommes compétents! Exercer ensuite des responsabilités dans ce monde presque exclusivement masculin fut encore plus périlleux. Fallait-il entrer en guerre? En faisant le choix d'écrire à la fois une histoire des hommes et des femmes, j'ai l'impression d'avoir rendu justice à la condition féminine et d'avoir mieux compris la complexité de la société médiévale.

Claude Gauvard

Vice-présidente des Amis du musée de Cluny, professeure émérite d'histoire du Moyen Âge, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne



Millefleurs est édité par la société des Amis du musée de Cluny, 6 place Paul-Painlevé, 75005 Paris

www.amis-musee-cluny.fr
amis.musee.cluny@outlook.fr
twitter: @AmisMuseeCluny
facebook: amismuseecluny

Directeurs de la publication:
Martine Tridde-Mazloum
et François de Coustin

Comité éditorial:
Gérard Bonos,
Jacqueline Cerquiglini-Toulet,
François de Coustin,
Hélène Font,
Maxime Fulconis,
Claude Gauvard,
Raphaëlle Roux,
Martine Tridde-Mazloum

Responsable éditoriale:
Raphaëlle Roux
Conception graphique:
Building Paris
Impression: Promoprint
Dépôt légal:
4^e trimestre 2022
ISSN: 1621-8000

Maître de la Cité des Dames,
détail d'une enluminure
tirée de *La Cité des Dames* de
Christine de Pizan, 1405-1410,
Paris, BNF, fr. 607, fol. 2.

Un bilan contrasté

Entretien avec Christiane Klapisch-Zuber, directrice d'études à l'EHESS



La place des femmes au Moyen Âge a fait l'objet, ces cinq dernières décennies, d'une réévaluation. Christiane Klapisch-Zuber fut en 1990 la coordinatrice du deuxième tome de la magistrale *Histoire des femmes en Occident*, consacré au Moyen Âge. Prix de la Dame à la licorne en 2016, elle évoque pour nous la place des femmes au Moyen Âge.

Comment définissez-vous la place des femmes et son évolution tout au long des dix siècles du Moyen Âge ?

La réponse est difficile. La place de la femme a été très discutée, et Georges Duby a beaucoup contribué à relancer les recherches sur ce thème. Certes, on s'intéressait à ce sujet auparavant mais d'une façon idéalisée : on étudiait essentiellement la dimension iconique de la Madone, ou encore les princesses. Les travaux de Duby ont montré combien l'amour courtois était une illusion, une sorte de scénographie qui trahissait la réalité.

Qu'il y ait eu une évolution au fil des siècles, c'est indéniable, mais pas toujours dans le bon sens. L'autonomie de la femme est dans l'ensemble restée assez réduite. Néanmoins, de nombreuses recherches montrent que les femmes des seigneurs pouvaient avoir un rôle actif dans la gestion de la seigneurie en l'absence de leur mari ou quand elles devenaient veuves. Il y a ainsi eu un certain nombre de tentatives pour sortir la femme de sa position très subordonnée, mais elles se sont limitées à des catégories sociales supérieures.

On a le sentiment que la place de la femme dans la société a été très erratique selon les périodes, de marges de latitude en régressions brutales...

À partir du XI^e siècle, l'image de la femme s'améliore mais toujours d'un point de vue « mythique » : la Vierge Marie, la mère consolatrice, celle qui intercède au niveau divin... En revanche, la première modernité semble avoir connu une certaine régression de l'émancipation économique et politique des femmes (toute relative, il faut en convenir) dont aurait bénéficié la fin du Moyen Âge : en posant la question « les femmes ont-elles eu une Renaissance ? », l'article retentissant de Joan Kelly-Gadol, paru en 1977 dans

Feminism and Renaissance Studies, lança le débat, abondamment alimenté ensuite par médiévistes et modernistes, sur la situation des femmes entre Moyen Âge et XVI^e siècle.

Il faut donc se méfier d'une tendance à l'idéalisation à travers des critères de beauté et de féminité, tout autant que d'une vision très pessimiste de la condition de la femme à cette, ou plutôt à ces époques. Évitions de caricaturer une période longue et multiple.

Une catégorie de personnes, tout au long du Moyen Âge, a pu sembler hostile à l'émancipation des femmes : les clercs. Voyaient-ils en elles des concurrentes ?

Évidemment, les clercs de l'Église étaient parmi les premiers à prôner la « féminité virginale » et sacrée, et je ne pense pas qu'ils aient beaucoup contribué à l'émancipation des femmes ! Les humanistes, clercs ou laïques, ont critiqué quant à eux « l'influence négative des femmes » parce qu'elles ne virilisaient pas assez leurs enfants. Néanmoins, je ne crois pas que l'Église les ait vues comme des concurrentes, ou des menaces à leur monopole du savoir et de l'information. Et au XVII^e siècle, avec la Contre-Réforme, elle a même donné un rôle moteur à la femme, par l'éducation à la maison.

Du point de vue économique, se dessine une image de femme-objet, comme vous l'évoquez pour Florence. Je vous cite : « [la] dot est gérée par le mari de son vivant et il est parfois difficile pour une veuve de la récupérer. La liberté des femmes concernant la gestion de ces biens est également limitée : elles ne peuvent pas faire de testament sans l'accord de leur mari. Bien plus, à partir de 1415, si une femme florentine se remarie, les enfants issus de son premier mariage ne peuvent plus hériter d'elle ». En fait, c'est une négation de son statut ?

Oui. C'est très difficile pour les femmes d'avoir une quelconque visibilité économique dans la ville, et souvent mal vu dans les milieux bourgeois, notamment en Toscane. Mais ce n'est pas toujours le cas : à Venise, par exemple, le statut des femmes est beaucoup plus souple. Il faut toutefois distinguer les milieux bourgeois des milieux seigneuriaux : dans ce dernier cas, la femme peut prendre en main la seigneurie.

Au-delà de traditions communes (trousseau, dot, etc.), on constate aussi une grosse différence entre villes et campagnes. Dans les villes, les hommes, et aussi parfois les femmes, sont généralement beaucoup plus libres d'agir – mais là encore, cela dépend des villes car il faut tenir compte de l'histoire et des statuts locaux qui ont chacun leurs spécificités et forment, au Moyen Âge, une véritable mosaïque. Globalement, tout tourne autour de la transmission du patrimoine, rarement d'un patrimoine. Parfois les femmes transmettent, mais c'est rare. Du côté des campagnes, les paysans ne sont pas des citoyens. Ils n'ont donc pas de pouvoir, et les femmes encore moins.

Qu'en est-il du mariage ?

Certes, il existe des différences entre les noces citadines et paysannes, mais les ressemblances sont peut-être encore plus frappantes. En ville, dans les milieux de notables, le mariage est essentiellement une affaire contractuelle, ce qui réduit l'importance du consentement exigé par l'Église, voire rend celui-ci dérisoire. L'Église n'interfère pas directement : c'est un notaire qui recueille les consentements des époux, enregistre l'union et consigne les transferts de biens matériels qui en découlent. L'évêque de Florence, au XV^e siècle, indique même que la fille peut donner son consentement de façon « tacite », c'est-à-dire sans le verbaliser, l'absence de refus valant acceptation, ou par un simple et minime geste – évidemment ouvert à toutes les interprétations de ceux qui ont intérêt à l'alliance projetée !

Dans la classe paysanne, à l'instar de la ville, la cérémonie matrimoniale se déroule rarement dans une église : elle peut se tenir dans une ferme, chez un particulier, le propriétaire par exemple. Un prêtre ou un religieux supplée l'absence de notaire, fréquente dans les campagnes, et enregistre la dot ou le trousseau auquel cette dernière peut se résumer.

Il y a toutefois des femmes de pouvoir comme Brunehaut, Frédégonde et leur cohorte de massacres dans la « guerre des reines ». Puis Aliénor et, plus tard, les deux Anne : la politique Anne de Beaujeu, et la rebelle Anne de Bretagne. Ont-elles été nombreuses ?

Il faut relativiser. Il y a effectivement eu quelques femmes de pouvoir – je pense notamment à Lucrezia Tornabuoni, la mère de Laurent de Médicis. Elle a interféré avec des gens de pouvoir, mais elle n'avait aucun rôle officiel. Toutes les correspondances des femmes de ce milieu montrent que leur rôle se bornait à faciliter l'accès à des positions, à faire des recommandations pour un poste, par exemple.

Et que penser de ces formes particulières comme le principe du béguinage, superbement évoqué dans le livre d'Alice Kiner¹ et qui a surtout prospéré dans le nord de l'Europe ?

Ce modèle se retrouve parfois ailleurs ; pour revenir à mon terrain de prédilection, la Toscane, on y trouve des sortes de refuges, en général pour des veuves qui vivent en partie collectivement. On

relève également une catégorie de « religieuses en chambre », des filles non mariées qui restent dans leur famille pour mener une vie relativement cloîtrée, donc sainte.

Les monastères sont-ils une solution pour échapper à une vie dont certaines femmes ne veulent pas ?

Là encore, c'est le père qui décide, parfois dès la petite enfance d'une fille qu'il ne juge pas apte au mariage. J'ai étudié le cas d'une famille où la vocation d'un garçon pour la vie conventuelle suscite un débat, non seulement dans sa famille mais jusque dans les plus hautes instances citadines parce que la société et la famille perdent un citoyen et un producteur lorsqu'un garçon entre au couvent. La vocation de ses sœurs en surnombre, qui sont bon gré mal gré destinées au couvent, suscite plutôt quant à elle la satisfaction de leur père lorsqu'elles intègrent consentantes et joyeuses leur communauté.

Il y a eu aussi d'autres femmes rebelles, comme Christine de Pizan...

En effet. Elle a critiqué vertement les mœurs masculines, reprochant aux hommes leur refus de les éduquer au même titre qu'un garçon ou de les ouvrir à la culture. Elle a des pages magnifiques sur ce thème. Pourtant elle reste une exception. Certes, des filles de l'aristocratie se sont rebellées, mais moins contre l'inculture où elles étaient laissées que contre les règlements somptuaires condamnant le luxe des vêtements et bijoux qu'elles affichaient. À les en croire, leur interdire parures et soieries portait tout autant atteinte à leur dignité que de retirer aux hommes leurs charges et leurs honneurs civiques.

Quel regard portez-vous sur la place des femmes aujourd'hui ?

Je vois ma petite-fille de seize ans qui est tout ardente sur les sujets d'avenir : l'écologie, le féminisme... C'est possible, à condition que les parents comme les enseignants, quand on leur en donne la possibilité, puissent accompagner ce sens de l'Histoire.

Propos recueillis par Gérard Bonos, journaliste

¹ *La Nuit des béguines* (éd. Liana Lévi, 2017) raconte comment des femmes refusant le mariage comme le cloître, parfois veuves, très croyantes et érudites, vivaient une existence libre sous la protection de saint Louis qui avait créé à leur intention le Béguinage royal, installé dans le Marais.

par mariage que pechier en vesuage.

Et apres parle comment les parens & par especial pere & mere dyuent penser de leurs enfans. w. chapitre.



Comment les parents et par especial pere et mere, doivent penser de leurs enfans (les fils apprennent l'art de la chevalerie, les filles le travail de la laine), enluminure tirée du Livre des bonnes meurs de Jacques Legrand, vers 1490, Chantilly, musée Condé, ms. 297, fol. 117v.

les 2 enfans de oaduey
Es parens & singulierement pere & mere dyuent tresauentusement penser de leurs

Les femmes au Moyen Âge

Paysannes ou reines, saintes ou tisseuses de soie, criminelles ou béguines, veuves ou poétesses, elles ont tout autant fait l'histoire du Moyen Âge que les hommes dont elles sont restées trop longtemps les ombres silencieuses: les femmes! Ce dossier les présente, les raconte et leur donne la parole!

Une nouvelle façon de faire l'histoire

Par Didier Lett, professeur d'histoire du Moyen Âge, université Paris Cité

L'histoire des femmes est désormais bien implantée dans le paysage historiographique français. On pourrait presque dire aujourd'hui qu'il s'agit d'un champ de recherche classique, actif depuis une cinquantaine d'années, ouvert avec la création en 1972 et 1973 des deux premiers enseignements et séminaires d'Aix-en-Provence et de Paris, et désormais souvent accolé à l'histoire du genre comme en rend compte la locution très usitée « histoire des femmes et du genre ». Les médiévistes se sont très tôt distingués dans ce mouvement. Dans sa thèse d'État sur la criminalité réalisée à partir des lettres de rémission accordées par le roi de France Charles VI, soutenue en 1989, Claude Gauvard consacrait un chapitre à « Homme et femme ». Christiane Klapisch-Zuber, en reconnaissance de ses travaux antérieurs, se voyait confier la direction du deuxième tome (sur le Moyen Âge) de la vaste entreprise franco-italienne de l'*Histoire des femmes en Occident* en cinq tomes, publiée en 1990 et 1991 sous la direction de Georges Duby et de Michelle Perrot. Depuis cette synthèse, aboutissement de vingt ans de recherche, les études sur les femmes au Moyen Âge n'ont cessé de s'amplifier et de diversifier les approches et les thématiques. Le présent numéro de *Millefleurs* rend compte, à sa manière, de l'avancée récente de ces recherches. Il atteste que faire l'histoire des femmes au Moyen Âge, c'est certes s'intéresser parfois aux

femmes d'exception qui ont joué un rôle crucial sur le plan littéraire, culturel ou politique (de Brunehaut à Jeanne d'Arc, en passant par Mathilde de Toscane, Hildegarde de Bingen, Héloïse ou Christine de Pizan) mais c'est aussi, et de plus en plus, éclairer toutes les femmes, même les plus anonymes: la paysanne, l'ouvrière, la veuve, la criminelle ou la sainte, en essayant de tenir compte de leur âge, de leur milieu social ou de leur position dans la parenté. En guise d'introduction, je voudrais replacer les articles qui suivent au sein de quatre thèmes qui me paraissent centraux dans les travaux récents sur l'histoire des femmes et qui se retrouvent parfaitement dans ces contributions: l'identité, l'éducation, les croyances et le travail. Les discours médiévaux sont beaucoup plus loquaces sur le corps féminin, qu'il faut davantage surveiller, que sur le corps masculin. Le premier est perçu comme l'inverse du second tout en étant incomplet, imparfait et donc inférieur. La femme est un « homme manqué » (*vir occasionatus*) ou, comme le répète Michel Savonarole dans son traité de physiognomonie (vers 1450), « la femelle est comme un homme mutilé » (*foemella est ut orbatus masculus*). Le corps féminin est perçu presque exclusivement à travers ses fonctions de reproduction « maternelles ». Les qualités des femmes varient surtout selon leur statut marital et la place



Allégorie de la triple condition des femmes (vierges, veuves et épouses), page enluminée d'un *Speculum Virginum*, fin du XIII^e-début du XIV^e siècle, Trèves, Musée rhénan.



Christine de Pizan écrivant dans son étude, enluminure tirée du *Livre de la reine* dédié par Christine de Pizan à Isabelle de Bavière, vers 1410-1414, British Library, Harley MS 4431, fol. 4.

qu'elles occupent au sein du cycle de vie familiale et sexuelle (fille, épouse, mère, veuve, etc.). Les caractères féminins sont centrés sur le sexe. Quant aux hommes, ils possèdent des vices et des vertus qui varient selon le rang social (chevalier, universitaire, maître artisan, paysan, etc.), critère qui prime sur le sexe. Au début du XI^e siècle, l'évêque Gilbert de Limerick résume parfaitement cette dichotomie des sexes : « Je ne dis pas que la fonction des femmes est de prier, de labourer ou de combattre, mais elles sont mariées à ceux qui prient, labourent et se battent, et les servent. »

Cette différence identitaire essentielle entraîne des modes d'éducation sexués. Dans les traités de pédagogie, les conseils délivrés aux filles et aux garçons sont très différents. Vers 1260, Philippe de Novare écrit : « Et la femme, si elle est chaste de son corps, toutes ses autres fautes restent cachées [...] c'est pourquoi il ne convient pas de donner autant d'instruction aux filles qu'aux garçons. » Le sens premier du mot « éduquer » (*ex/ducare*, conduire en dehors de) s'applique donc surtout aux garçons. Les filles, il suffit de les garder. Par conséquent, elles n'ont pas le même accès à la culture. Les écoles qui se développent à partir des XII^e-XIII^e siècles, dans le cadre de l'essor urbain, sont réservées aux plus riches habitants et principalement aux garçons. Persuadée que les filles peuvent apprendre aussi bien que les jeunes hommes, Christine de Pizan s'en offense : « Si c'était la coutume d'envoyer les petites filles à l'école et leur enseigner méthodiquement les sciences comme on le fait pour les garçons, elles apprendraient les difficultés

de tous les arts et de toutes les sciences aussi bien qu'eux. » La fermeture de l'université aux femmes les empêche d'accéder à un savoir, renforçant ainsi, à la fin du Moyen Âge, la domination masculine. Mais cette marginalisation concerne essentiellement la culture académique, la mieux éclairée par la documentation. Les femmes, comme les hommes, sont intégrées à l'*aurality* (audition partagée des textes écrits) et accèdent également à un savoir dans lequel l'ouïe et la vue jouent un rôle essentiel.

À propos des croyances, les questionnements actuels portent à la fois sur l'intensité de la piété des femmes (des femmes plus pieuses que les hommes ?) et sur les différents modes d'expression de leur piété (les femmes davantage dépositaires de la piété à l'intérieur des familles ?). Sur les chemins qui mènent aux grands pèlerinages, on trouve bien davantage d'hommes que de femmes. Mais dans les sanctuaires locaux, de proximité, surtout lorsqu'on vient quémander un miracle de guérison de stérilité ou remercier d'un accouchement miraculeux, les pèlerines sont bien présentes. Peut-être parce que les femmes sont exclues du sacerdoce, définitivement au moment de la réforme dite grégorienne, la dévotion extrême que représente le mysticisme, permettant de créer un lien direct avec Dieu, est plutôt féminine.

Pour les femmes, le travail rural se caractérise par une continuité relative entre tâches domestiques et tâches de production : prendre soin de la maison comme on entretient l'étable, faire cuire en même temps nourriture pour les hommes et pour les animaux, etc.

Même si globalement, les hommes occupent plus que les femmes les espaces extérieurs et lointains par rapport à la maison et les femmes davantage l'espace domestique, cette division doit être nuancée en fonction des milieux sociaux, de l'appartenance rurale ou urbaine et de l'âge. Les images et les textes montrent que la grande majorité des activités agricoles est mixte, surtout les gros travaux concentrés sur quelques semaines où toute la communauté doit être mobilisée : la moisson, les vendanges, la mise en gerbe, la fenaison, l'abattage du porc ou la garde des troupeaux de gros animaux. Cette forte mixité n'empêche pas une répartition sexuée des tâches et une hiérarchie. Durant les vendanges, les femmes et les enfants cueillent les grappes, les hommes portent les hottes jusqu'aux charrettes, procèdent au foulage, au cuvage et surtout au pressurage. Dans les métiers salariés urbains, les femmes occupent des activités dans la production de biens destinés à l'autoconsommation (jardinage, filage, produits laitiers), sans réelle valeur sociale. On trouve majoritairement les femmes dans deux branches principales : le travail domestique et les métiers du textile. À travail égal, elles perçoivent un salaire plus bas que celui des hommes, elles ont un statut inférieur et une moindre qualification. Mais, dans le cadre de l'entreprise familiale, on constate une grande mixité des activités artisanales car le lieu de travail se confond avec l'espace de résidence.



Pietro Lorenzetti, panneau du *Polyptyque de sainte Humilité de Faenza*, 1341, Florence, musée des Offices.

Frères Limbourg, *Le Calendrier : le mois de juin* (à l'arrière-plan, le palais royal et la Sainte-Chapelle, sur l'île de la Cité), enluminure tirée des *Très riches heures du duc de Berry*, XV^e siècle, Chantilly, musée Condé, ms. 65, fol. 6v.

En tant qu'épouse du maître, la femme tient la comptabilité, gère l'entreprise, s'occupe de nourrir les membres de la boutique et éduque les apprentis.

Comme on le voit à travers ces quelques lignes, les historiens et les historiennes insistent aujourd'hui, beaucoup plus qu'avant, sur l'*agency* des femmes, qu'elles soient laïques ou moniales, leur capacité à accepter ou à intérioriser les règles masculines. On parle donc bien moins qu'avant de leur soumission, de la domination et de la misogynie masculines. Incontestablement, une nouvelle génération de féministes s'est emparée de l'histoire des femmes et du genre. Attention cependant à ne pas forcer le trait et broser le tableau d'une société médiévale où la « capacité d'agir » des femmes ferait oublier le poids du patriarcat et les fortes contraintes qui pèsent sur elles. Il n'empêche que, comme ce dossier et les travaux les plus récents le montrent, on est en droit d'être optimiste sur l'avenir des études médiévales d'histoire des femmes et du genre car, d'une part, quelques chercheuses et chercheurs médiévistes reconnus sont bien plus attentifs qu'avant à ce champ de recherche et, d'autre part, parce que la génération des jeunes médiévistes a été nourrie dès les premiers cours d'université (et parfois avant) à ces problématiques. Il faut se réjouir de cette évolution pour l'avenir de la médiévistique.



Des femmes de pouvoir

Par **Maxime Fulconis**, professeur d'histoire du Moyen Âge, Sorbonne Université – Lettres

Au cours du Moyen Âge, c'est aux x^e et xii^e siècles que les femmes ont eu le moins de difficultés à hériter des titres de marquise, duchesse, comtesse ou de seigneuresse, puis à exercer ces fonctions en propre, et non en tant qu'épouse de leur détenteur. Certes, au moment de partager l'héritage, la logique mise en œuvre était d'attribuer les titres et terres les plus importants aux fils, et les richesses mobilières aux femmes. Il arrivait toutefois que la seule héritière soit une femme : les veuves étaient nombreuses, tandis qu'un couple sur cinq ne laissait derrière lui que des filles. Alors que la fréquence de ces situations est égale au cours du temps, les exemples les plus courants et les plus marquants de femmes exerçant un pouvoir important se trouvent au Moyen Âge central : Aliénor d'Aquitaine (1122-1204), sa fille Marie de Champagne (1145-1198), ou encore Ermessende et Almodis dans la Marche d'Espagne (x^e siècle) n'en sont que quelques exemples.

Mathilde de Toscane (1046-1115) fut l'une des femmes les plus puissantes et les plus indépendantes de la période médiévale. À partir de 1069, sa mère Béatrice devient veuve et jouit d'un immense patrimoine foncier et d'un vaste réseau de fidélités, tout en ayant les titres de marquise de Toscane et de Camerino, de duchesse de Spolète, Lucques et Fermo, ainsi que de comtesse de Modène, Reggio, Mantoue, Brescia, Ferrare et Briey, en Lorraine. Mathilde est alors mariée au fils de son défunt beau-père, mais fait preuve d'indépendance en se séparant de lui. À la mort de son mari et de sa mère en 1076, elle hérite des biens et titres familiaux. Elle prend la décision de ne pas se remarier et de soutenir activement le pape Grégoire VII, engagé contre l'empereur dans le cadre de la querelle des Investitures. Elle lui donne les titres de duc de Spolète et de marquis de Camerino, puis organise dans la cour du château de Canossa la fameuse « pénitence » de l'empereur face au pape. Cédant à la pression, elle se remarie finalement en 1088 avec Welf de Bavière, de près de trente ans son cadet, dont elle se séparera en 1095. Jusqu'à sa mort, elle lutte pour maintenir l'unité de sa principauté hétéroclite et finit par léguer ses biens au pape.

Cheffes de guerre

À un niveau social inférieur, le parcours d'Aldruda Frangipani illustre aussi ce phénomène. Elle naît dans l'une des plus puissantes familles de Rome, puis épouse en 1142 le comte de Bertinoro, grand aristocrate possessionné entre Bologne et Ravenne. Rapidement mère de deux enfants, Aldruda se retrouve veuve à partir de 1144. Tout en élevant ses enfants et en gérant les possessions familiales, elle assume l'intégralité du rôle de comte de Bertinoro et fait de sa cour l'une des plus en vue d'Italie, où les mœurs chevaleresques, la littérature courtoise et les troubadours sont mis à l'honneur. En 1173, elle prend la tête de ses troupes pour aller libérer Ancône d'un siège mené par une immense armée de l'empereur. Remportant une brillante victoire, Aldruda sera exaltée par les auteurs byzantins et italiens qui célèbrent tous une femme puissante, courageuse et qui refusait de se remarier. On peut trouver bien d'autres exemples d'aristocrates guerrières, comme la duchesse de Capoue Sikelgaita qui, dans les années 1060-1090, commandait ses troupes armées de pied en cap et rallia ses soldats mis en déroute lors d'une bataille contre les Byzantins.

Tête féminine couronnée (l'Église romaine), mosaïque de l'ancienne basilique Saint-Pierre de Rome, xii^e siècle, Rome, musée Barracco.



Mathilde de Toscane trônant, enluminure tirée de la *Vita Mathildis* de l'abbé Donizone, vers 1115, Vatican, Bibliothèque apostolique, Vat. lat. 4922, fol. 7v.

Les x^e et xii^e siècles furent des temps de croissance, de foisonnement et d'expérimentations durant lesquels certaines femmes de la haute aristocratie, en particulier autour de la Méditerranée, arrivèrent en partie à s'émanciper des préjugés genrés pour exercer des fonctions de pouvoir, jusque dans leurs aspects les plus guerriers. Elles reçurent également des serments de fidélité sans leur mari ou utilisèrent des sceaux personnels.

Mais à partir du $xiii^e$ siècle, la tendance des familles à fonctionner de manière de plus en plus patrilinéaire et, surtout, le raidissement croissant de la position des ecclésiastiques face aux femmes conduisirent à renforcer la domination masculine. Les discours excluants gagnèrent du terrain, reposant sur deux arguments principaux : les femmes ne pourraient pas défendre des intérêts en portant les armes et elles seraient trop versatiles pour délivrer des conseils avisés ou tenir des secrets. Au début du $xiii^e$ siècle, le pape Innocent III déclare que les femmes sont exclues des offices publics à cause de la faiblesse de leur sexe, mais qu'elles peuvent exercer une juridiction sur des personnes si la coutume d'un lieu le permet. En France, lorsque le comte d'Artois meurt en 1302, son titre est ainsi encore transmis à sa fille, Mahaut. Mais une importante rupture vient avec la fin du « miracle capétien » : à la mort de Louis X en 1316, le droit de sa fille Jeanne à hériter du trône est invalidé. Une situation qui s'entérine avec la mort de Philippe V en 1322 et celle de Charles IV en 1328, où de possibles héritières sont également écartées.



De la sainteté à la diabolisation

Par Jacques Dalarun, historien, membre de l'Institut de France, et François de Coustin, membre du conseil d'administration des Amis du musée



La Tentation d'Adam et Ève (le serpent tentateur a été remplacé par un buste féminin), sculpture du portail du Jugement dernier, Notre-Dame de Paris, sculpture gothique probablement remaniée au XIX^e siècle par Viollet-le-Duc.

Durant tout le XIII^e siècle, le pouvoir capétien s'impose à travers la figure du roi « très chrétien », bénéficiaire de la faveur divine, pouvoir masculin qui sera consacré après la mort de Philippe le Bel par l'application de la loi salique. Cette légitimité s'appuie sur des figures féminines qui renforcent sa sacralité. Six d'entre elles sont au cœur du livre de Sean L. Field, *Les Capétiens et leurs saintes femmes*. La plus éminente est la princesse Isabelle de France¹. Née en 1225, promise à de brillants mariages, en particulier avec Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, elle refusa cette alliance et imposa son choix de mener une vie de virginité à la cour. Elle fonda avec l'aide de son frère, le futur saint Louis, une maison religieuse féminine, l'abbaye de Longchamp, dont elle contribua à rédiger les deux versions de la règle. Elle n'entra pas pour autant dans ce monastère, vivant en bordure de la clôture jusqu'à sa mort et laissant une réputation de sainteté qui, toutefois, ne déboucha jamais sur une canonisation.

Vers le début des années 1260, en Provence, son frère Charles d'Anjou établissait une relation quasi familiale avec Douceline de Digne, qui avait fondé une communauté de béguines à Hyères vers 1242, pour avoir assisté son épouse lors d'un accouchement périlleux. Les pouvoirs miraculeux et les prophéties extatiques de Douceline contribuèrent à consolider la position de Charles. En

retour, il mit tout son poids au service de sa réputation de sainte femme. Douceline, pour sa part, se fit porte-parole de l'approbation divine quand Charles projeta son invasion de l'Italie méridionale en 1263, événement qui allait bouleverser le cours de l'histoire, mais perdit de son attrait quand son message passa à l'avertissement : jusqu'à la fin de sa vie en 1274, la béguine rappela au roi de Naples que ce que Dieu avait donné aux Capétiens, il pouvait le reprendre si l'arrogance, chez eux, l'emportait sur la gratitude.

Élisabeth de Spalbeek naquit vers 1246-1247 dans l'actuelle province belge du Limbourg. En 1266-1267, elle vivait en très mauvaise santé, mais jouissait d'une réputation de sainte femme. D'après un rapport rédigé vers 1270, elle aurait même porté les stigmates. Un autre rapport, datant de 1276, la met en cause dans une affaire sulfureuse : elle aurait délivré, de la part de Dieu, un message qui menaçait la réputation de Philippe III le Hardi, censé avoir « péché contre nature », puis le sort de la reine Marie de Brabant, accusée d'avoir empoisonné son beau-fils Louis, mort en 1276. Pour finir, le favori du roi, Pierre de La Broce, y perdit la vie, tandis qu'Élisabeth se mura dans le silence.

La vie de Paupertas de Metz n'est qu'entrevue par un passage d'une continuation de la *Chronique universelle latine* de Guillaume de Nangis². Paupertas (connue par ce seul nom latin, aux résonances franciscaines) semble avoir œuvré en faveur de la paix pendant le siège de Lille mené par Philippe IV le Bel en 1297, puis avoir émis une prophétie l'avertissant de ne pas engager le combat, alors qu'il avait l'intention de prendre sa revanche après la bataille de Courtrai en 1302. La retraite qui s'ensuivit fut ressentie comme une honte. Le frère du roi, Charles de Valois, fit arrêter et torturer Paupertas au prétexte qu'elle aurait tenté de l'empoisonner. Détenue au château de Crépy-en-Valois, libérée à une date inconnue, elle sombra dans l'oubli.

Vers une défiance meurtrière

Une autre femme fort peu connue, Margueronne de Bellevillette, fut arrêtée en 1308. Qualifiée de *divinatrix*, elle est présentée dans les actes judiciaires comme dangereuse par nature, voire démoniaque. Emprisonnée dans de terribles conditions, elle finit par avouer qu'elle avait aidé l'évêque de Troyes à assassiner la reine Jeanne de Navarre par ses envoûtements³, son lien au surnaturel ayant joué un rôle essentiel. En 1319, encore détenue au Châtelet, elle fit une confession incohérente avant qu'on ne perde sa trace.

Ayant aussi connu la justice, Marguerite Porete trouva la mort sur le bûcher en place de Grève en 1310. Son crime : avoir rédigé en français un ouvrage de nature théologique, le *Miroir des simples âmes*⁴. Remise au bras séculier, elle fut condamnée pour avoir refusé de renier son livre. Marguerite Porete était pourtant la moins menaçante de toutes, en tout cas pour le pouvoir royal.

En mettant en série ces vies, on constate que la relation des Capétiens aux *sanctae mulieres* gravitant, de près ou de loin, dans leur orbite est allée en se dégradant, passant de la plus étroite proximité à une défiance meurtrière. Le point de bascule se pressent



Le Démon et une femme, vitrail provenant de la Sainte-Chapelle, Paris, musée de Cluny.

avec Douceline de Digne, chérie par le comte de Provence puis de plus en plus dérangeante quand il devient roi de Naples. Aux suivantes est bien reconnu un accès singulier au surnaturel, mais qui change de signe et suscite des accusations qui vont de la sorcellerie à l'hérésie, en passant par la divination et l'empoisonnement. Les six dossiers tracent une ellipse si parfaite qu'on se prend parfois à la trouver trop belle pour être vraie. Et pourtant, c'est le même mouvement de diabolisation de la dissidence qu'Alain Boureau a détecté au niveau général de la chrétienté⁵. La même trajectoire se dessine en Italie centrale, de Claire d'Assise s'attirant, dans la première moitié du XIII^e siècle, l'attention et la bienveillance de cinq papes successifs à Angèle de Foligno, Marguerite de Cortone ou Claire de Rimini, regardées avec une suspicion croissante par les autorités ecclésiastiques et civiles.

Il est une troisième manière de lire ce livre⁶, à l'intersection de deux courants de longue haleine qui concernent l'un la sacralisation du pouvoir royal, l'autre ce qui a jadis été qualifié de « féminisation du religieux⁷ ». Ernst Kantorowicz a, parmi les premiers, décrit le chassé-croisé qui tend, au long du Moyen Âge, à faire des papes des souverains absolus et des rois des personnages sacrés. Marc Bloch a exploré ce mouvement de sacralisation chez les Capétiens. Robert Folz, André Vauchez, Gabor Klaniczay ou Patrick Corbet ont mis en évidence les figures de saints rois et de saintes reines. Jacques Le Goff a montré comment les Capétiens ont progressivement prétendu à la sainteté jusqu'à obtenir satisfaction avec saint Louis. Sean L. Field démontre qu'ils ont particulièrement recherché cette légitimation du sacré par le biais de saintes femmes qui, de manière très sensible à compter du XIII^e siècle, semblent bénéficier de faveurs et de révélations divines inversement proportionnelles à leur mise à l'écart des écoles, de l'université et, bien évidemment,

des fonctions sacerdotales ; comme si leur autorité informelle et toujours suspecte procédait de leur manque officiel d'autorité. Il écrit une page de l'histoire des Capétiens totalement politique et totalement religieuse, remettant en cause la relative imperméabilité de ces catégories dans l'historiographie.

Derrière ces portraits fascinants et la ligne de fuite que leur succession esquisse, se profile déjà l'image d'une sainte femme qui, un siècle plus tard, a redonné légitimité à un roi de France et a pourtant, elle aussi, fini sur le bûcher⁸.

- 1 Sean L. Field a récemment édité sa *Vie* en français médiéval, puis l'ensemble des sources qui lui ont été dédiées ou qui la mentionnent.
- 2 Inédite jusqu'à ce qu'Elizabeth A. R. Brown la publie en 2013. Sean L. Field en tire le meilleur profit.
- 3 L'abondant procès intenté à l'évêque de Troyes, conservé aux Archives nationales sous la cote J 438, documente l'histoire de Margueronne.
- 4 Jadis identifié par Romana Guarnieri et dont Geneviève Hasenohr a remarquablement éclairé la genèse.
- 5 *Satan hérétique. Naissance de la démonologie dans l'Occident médiéval (1280-1330)*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- 6 Comme y incitent ses denses introduction et conclusion.
- 7 Jacques Dalarun, « Dieu changea de sexe, pour ainsi dire ». *La religion faite femme, XI^e-XV^e siècle*, Paris, Fayard, 2008.
- 8 Claude Gauvard, *Jeanne d'Arc, héroïne diffamée et martyre*, Paris, Gallimard, 2022.

Pour aller plus loin

Sean L. Field, *Sainteté de cour. Les Capétiens et leurs saintes femmes*, trad. Jacques Dalarun, Paris, Éditions de l'EHESS, 2022.

Christine de Pizan: une littérature de combat

Par Jacqueline Cerquiglini-Toulet, professeure émérite de littérature médiévale, Sorbonne Université – Lettres



Maître des Livres de prière, *Amant et dame Oyseuse devant la haute muraille du jardin du Plaisir d'amour*, enluminure tirée du *Roman de la Rose* de Jean de Meun, vers 1490-1500, Londres, British Library, Harley 4425, fol. 12v.



Testard Robinet, *Sempronia, Proba et Sophonisbe*, enluminures tirées du *De mulieribus claris* de Boccace, 1488-1496, Paris, BNF, fr. 599, fol. 68, 83 et 60v.



Page enluminée de *La Cité des Dames* de Christine de Pizan, XV^e siècle, Paris, BNF, fr. 1177, fol. 3v.

Qu'une femme écrive au Moyen Âge est chose rare. Qu'une femme écrive de manière polémique l'est plus encore. Ce sont ces deux défis que relève Christine de Pizan (1365-vers 1430) en dénonçant de manière vigoureuse la vision que de grands auteurs, Ovide en latin, Jean de Meun en français, donnent de la femme. Elle inaugure cette écriture dans son *Épître au dieu d'Amour* en 1399, en vers, et la poursuit dans ses *Épîtres du débat sur le Roman de la Rose*, en prose, lettres adressées à des clercs, ses contemporains, anciens collègues de son mari: Jean de Montreuil, et les frères Gontier et Pierre Col. Elle rassemble les lettres échangées dans un livre qu'elle soumet de manière très habile, le 1^{er} février 1402, au jugement d'une femme, la reine Isabelle de Bavière.

Que reproche-t-elle au *Roman de la Rose*, dont elle apprécie par ailleurs certains aspects? Essentiellement ses accusations infondées contre les femmes, qui se résument dans une formule percutante et grossière de Jean de Meun: « Toutes estes, serez ou fustent, / De fait ou de volonté, pustes¹ » (« Toutes vous êtes, vous serez ou vous avez été, en fait ou en intention, des putains »). Christine s'emploie à démonter cette assertion en la réécrivant de manière positive, tout en en gardant la structure: « car moult en fu, est et sera / qui a louer sont bonnes et belles² » ou en amour « trop de femmes y ont esté loiales / Sont et seront³ ». Elle place les hommes devant leurs contradictions. Pourquoi, si les femmes sont si frêles et légères⁴, est-il besoin d'écrire des arts d'amour, comme l'a fait Ovide – livre qu'il faudrait d'ailleurs renommer « Art de grant decevance⁵ » (« de grande tromperie ») – ou des ouvrages aussi complexes que *Le Roman de la Rose*? Pour un château conquis, il n'est nul besoin d'entreprendre une guerre⁶.

De la Cité des Dames à la querelle des femmes

Mais Christine ne s'en tient pas à la réfutation, par le raisonnement, des affirmations d'une misogynie ordinaire (les femmes sont frêles, fausses, fragiles, folles); elle glorifie leurs réalisations dans tous les domaines du savoir et de l'action. C'est le livre *La Cité des Dames* (1405) et l'exaltation de la femme forte. Reprenant les exemples du *De mulieribus claris* de Boccace (*Des cleres et nobles femmes* dans la traduction française), elle réoriente le récit de ces vies, gommant ou atténuant leurs aspects négatifs. Abandonnant l'ordre chronologique que suivait Boccace, elle construit la magnifique image architecturale de la cité. Chaque vie de femme illustre devient

une pierre, des fondations – avec les souveraines et les femmes savantes – jusqu'aux murs et aux combles, aux côtés de la Vierge et des saintes.

La réflexion de Christine de Pizan, du dossier de la querelle du *Roman de la Rose* à *La Cité des Dames* et au *Ditié de Jeanne d'Arc* (1429), débouche au XVI^e siècle sur ce que l'on appelle la querelle des femmes. S'y opposent, en une accumulation d'accusations et d'éloges, détracteurs et laudateurs des femmes ou du mariage. Du côté des défenseurs, François de Billon reprend l'image architecturale dans son *Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, qui paraît à Paris en 1555. Du côté des contempteurs, Gratien Du Pont est sans doute l'un des plus virulents dans ses *Controverses des sexes masculin et féminin* qu'il donne à Toulouse en 1534 ou dans sa *Requête du sexe masculin contre le sexe féminin, à cause de celles et ceux qui médisent de l'auteur du livre*. La querelle initiée par Christine de Pizan n'est pas près de s'éteindre.

- 1 Édition Armand Strubel, LGF, coll. Lettres gothiques, 1980, v. 9159-9160.
- 2 *Épître au dieu d'Amour*, v. 201-202.
- 3 *Ibid.*, v. 433-434.
- 4 *Ibid.*, v. 379.
- 5 *Ibid.*, v. 377.
- 6 *Ibid.*, v. 386.

Pour aller plus loin

- Pierre-Yves Badel, « La querelle du *Roman de la Rose* », dans *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle. Étude de la réception de l'œuvre*, Genève, Droz, 1980, p. 411-447.
- Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Panthéons de femmes. La vie des femmes célèbres constitue-t-elle un genre à la fin du Moyen Âge? », in *Panthéons de la Renaissance. Mémoires et histoires des hommes et femmes illustres (v. 1350-1700)*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2021 [en ligne].

La femme fantasmée

Par Michel Zink, de l'Académie française, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur émérite au Collège de France



Maître de la Chronique scandaleuse, illustration du *Petit livre d'amour* de Pierre Sala évoquant *Le Jeu de Robin et Marion*, début du XVI^e siècle, Londres, British Library, Stowe MS 955.

Mais les deux voix, féminine et masculine, se retrouvent et se répondent dans un genre lyrique narratif et dialogué, la pastourelle, qui a connu un succès immense.

Chevauchant à travers la campagne, le poète rencontre une bergère et lui fait les propositions qu'on imagine. Suit leur dialogue. L'issue varie. Parfois la bergère se dérobe et se moque. Parfois elle n'offre qu'une faible résistance. Parfois les bergers viennent à son secours et mettent le séducteur en fuite. Parfois enfin, il se vante d'avoir pris de force ce qui lui était refusé. Une fois au moins, la bergère en est satisfaite. Elle avait d'abord protesté : « La porte est fermée, Robin a la clé de la serrure. » Plus tard, elle constate : « Le passe-partout vaut mieux que la clé : mon ami, revenez souvent dans les prés. »

Si nous voulions des fantasmes masculins, nous voilà servis. Fantasmes du prédateur, fort de sa supériorité sociale, fondant sur une proie isolée, exploitant sa naïveté (en ancien français, « berger » est parfois employé comme adjectif au sens de « stupide »). Fantasmes de la frustration aussi : comme les chansons de femmes, la pastourelle est un contrepoint aux chansons qui célèbrent une dame inaccessible.

La revanche de la bergère

Le chevalier s'adresse à la bergère en termes choisis et flatteurs, comme il parlerait à une grande dame. C'est pour la séduire et pour s'en moquer. Mais il est pris à son piège : elle n'est pas dupe de son beau langage, elle feint de n'y rien comprendre, elle lui rive son clou avec son bon sens rustique. C'est le cas dans la plus ancienne pastourelle, celle, en langue d'oc, du troubadour Marcabru ou, cent cinquante ans plus tard, dans *Le Jeu de Robin et Marion* du trouvère arrangeois Adam de la Halle. Et le séducteur houspillé par les bergers a beau le prendre de haut (« Je ne me souciais guère de ces gens-là », dit le comte Thibaut IV de Champagne, roi de Navarre), il ne fait pas bonne figure.

La pastourelle donne à rire de tous ses personnages, et d'abord du poète lui-même. Comme femme fantasmée, on fait mieux que cette porchère d'une chanson de langue d'oc, laide à faire peur, avec « des seins si pendants qu'on aurait dit une Anglaise », qui se gratte avec indécence et repousse brutalement les avances sucrées d'un séducteur dégoûté. La femme dont rêvent les hommes, leur fantasme gratifiant, c'est plutôt la fée ravissante que le chevalier rencontre au fond de la forêt et qui lui offre, avec son amour, puissance et fortune. C'est *le Lai de Lanval* de Marie de France. Tiens, c'est une écriture féminine.

Mais les femmes se sont vengées. Au fil des siècles, les pastourelles se sont muées en chansons populaires. Dans ces chansons, c'est le plus souvent la bergère qui a la parole et qui mène le jeu. Elle repousse l'amour du fils du roi, bien qu'il lui ait rendu ses moutons (*Mon père avait cinq cents moutons*), elle lui reproche d'avoir maladroitement tué son canard blanc (*Derrière chez nous y a un étang*), elle rétorque aux trois capitaines qu'elle n'est pas si vilaine avec ses sabots, puisque le fils du roi l'aime (*En passant par la Lorraine*).

La « femme fantasmée » est de toutes les époques. La bergère en est un avatar depuis Théocrite. Pourquoi elle ? Fantasme d'idylles rustiques ? Fantasme d'amours faciles ? Fantasme de viol ? Le Moyen Âge nous offre une réponse.

Il donne, on le sait, à la poésie d'amour une importance qu'elle n'avait jamais eue. L'amour que nous disons « courtois », cet amour timide et brûlant, exalté et souffrant, est essentiellement aristocratique et masculin. Il se veut trop raffiné pour les êtres grossiers. Il se vit comme un service vassalique. La femme aimée est une suzeraine à laquelle l'amant est soumis en tout.

Dès avant les premiers troubadours, il existait en langue romane des chansons amoureuses. Mais elles étaient placées dans la bouche de femmes. Nous en avons des spécimens très anciens à travers les citations insérées par les poètes arabes d'Espagne dans leurs propres poèmes. Leur ton, bien différent de celui des troubadours, est simple, mélancolique, d'une sensualité candide. Cette voix et ce ton continuent à définir pendant tout le Moyen Âge des formes poétiques féminines, qui offrent un contrepoint à la grande poésie courtoise.

Page enluminée d'un manuscrit du *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle, XIV^e siècle, Aix-en-Provence, bibliothèque Méjanes, Rés. Ms 14, fol. 2.



Le travail de la soie: une activité investie par les femmes

Par Caroline Bourlet, CNRS, présidente de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France

À Paris, dès les années 1220, des femmes filent et tissent des tissus de soie sur des métiers à tisser étroits. Mais c'est dans les dernières décennies du même siècle, sur la probable incitation du pouvoir royal et sous l'impulsion de marchands venus des régions de production, en majorité italiens, attirés à Paris par la présence d'une nombreuse clientèle aristocratique consommatrice de luxe, que la production de la soie se développe et gagne en qualité et en renommée. Les premières productions se sont diversifiées; s'y sont ajoutées celle de voiles fins confectionnés par les tisserandes de couvre-chefs de soie, de tissus de soie légers (cendal), et celle de draps de velours de soie et de draps d'or tissés sur des métiers complexes, ainsi que la teinture de la soie.

À la fin du XIII^e siècle, à Paris, sept communautés de métier concernent la soie et toutes sont féminines: celles du filage, du tissage de voiles et des cendals, ainsi que la production de chapeaux et d'aumônières de soie. D'autres activités sont mixtes: laceurs de soie et dorelotiers, qui tissent des rubans de luxe par tressage ou sur des petits métiers de table, brodeurs, merciers. Seul le métier de tisserand de draps de soie et de velours, qui nécessitait l'usage de métiers à tisser à deux chaînes (pour le velours) et pouvant comporter des centaines de poulies, exclut les femmes, sauf lorsqu'elles sont veuves et doivent transmettre l'activité de leur mari.

Des statuts variables

La filière de la soie est contrôlée, en partie organisée et dominée par les merciers qui importent la soie et la commercialisent. Les sources fiscales attestent qu'entre 1292 et 1313, la fabrication est très majoritairement aux mains des femmes (80% d'après Sharon Farmer), les hommes étant presque uniquement investis dans celle des rubans de soie, des draps de velours et d'or, dans la teinture et, bien sûr, dans la mercerie. Mais des femmes interviennent aussi au plus haut niveau de la hiérarchie: en 1300, 15% des merciers sont des femmes et, de manière surprenante, elles sont aussi riches que les hommes, la moyenne de leur contribution étant de 40,8 sous.

Marie Osane, mercière de la rue Tousse-Vache, l'une des trois rues situées dans le quartier des Halles concentrant la plupart des activités de la soie, avec les rues Quincampoix et de la Buffeterie, est taxée à 10 livres d'impôt et fait partie de l'élite économique des merciers. Dans la même rue, Jeanne Du Faut, taxée entre 3 et 4 livres, utilise les services d'une agente et donne de la soie à travailler à des fileuses. Les mercières comptent aussi parmi les fournisseurs importants de soieries pour la clientèle aristocratique. Dans les années 1360-1370, elles sont plusieurs à posséder des étaux dans la galerie des merciers au Palais royal, dans l'île de la Cité, et Martine la Thierry apparaît fréquemment dans les comptes royaux et dans ceux de la noblesse de cour. Entre 1375 et 1378, elle leur vend pour plus de 2 000 francs de textiles de soie.

Mais la plupart des femmes qui œuvrent dans le secteur de la soie accomplissent surtout les activités les moins prestigieuses, celles qui exigent le moins d'investissement dans les outils de production, demandent le moins de qualification, qui occupent le plus de main-d'œuvre et sont les moins bien payées, comme le filage de la soie et le tissage de voiles et de tissus étroits. Leur contribution en moyenne pondérée (4,3 sous) les range fiscalement parmi les « menus », mais elles sont tout de même un peu plus riches que les regratières (3,8 sous), deux fois plus que les fileresses et ouvrières de laine (2,2 sous) et que beaucoup de femmes exerçant d'autres métiers, notamment dans le colportage de denrées alimentaires.

Certaines accèdent à la position de maîtresses du métier et, comme les mercières, ont leur propre atelier et prennent des jeunes en apprentissage telles Jeanne de Saint-Fiacre, fabricante de tissus de soie en 1397, Jeannette la Riche en 1399, ou encore Michelette la Chambellande, qui paye une amende en 1409 pour avoir engagé trois apprenties alors que le nombre maximum est de deux. Mais la plupart n'atteignent jamais au statut de maîtresses et restent dans un statut précaire de dépendance économique, travaillant pour d'autres une soie qui ne leur appartient pas. Elles vivent à peine de leur activité et ont recours à divers expédients, dont la mise en gage du peu de biens qu'elles ont, ce que traduisent les réglementations de métier qui les soupçonnent d'obtenir du crédit en vendant la soie qui leur a été donnée à travailler!

Les activités de la soie constituées en communautés de métier féminines, reconnues par les autorités et très ouvertes, ont toutefois été un vecteur d'intégration sociale et de solidarité, notamment en faveur des plus démunies. Elles ont en effet attiré de nombreuses femmes d'immigration récente qui ne pouvaient compter sur un réseau familial pour trouver du travail à Paris et, plus généralement, des femmes célibataires. Parmi elles se trouvent un grand nombre de béguines qui ont choisi, plutôt que de rejoindre le Béguinage royal, de poursuivre leurs aspirations spirituelles et leur apostolat en ville, en se regroupant dans des petites communautés vivant de leur travail et partageant leurs ressources. Selon les sources de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle, la majorité d'entre elles travaillaient dans le secteur de la soie, vivant dans des foyers constitués sous la houlette d'une béguine plus fortunée, une riche mercière, comme Marie Osane ou Jeanne Du Faut, ou d'une maîtresse moins fortunée comme Isabelle de Cambrai, mercière et fabricante de couvre-chefs de soie qui, en 1296, paye l'impôt avec « li beguines qui sont aveuques li ».

Les Filles de Minyas filant la laine (filage au fuseau et à la quenouille à gauche, filage à la roue et dévidage des fuseaux à droite), enluminure d'un manuscrit des *Métamorphoses* d'Ovide, vers 1385, Lyon, bibliothèque municipale, MS 742, fol. 54.



Pour aller plus loin

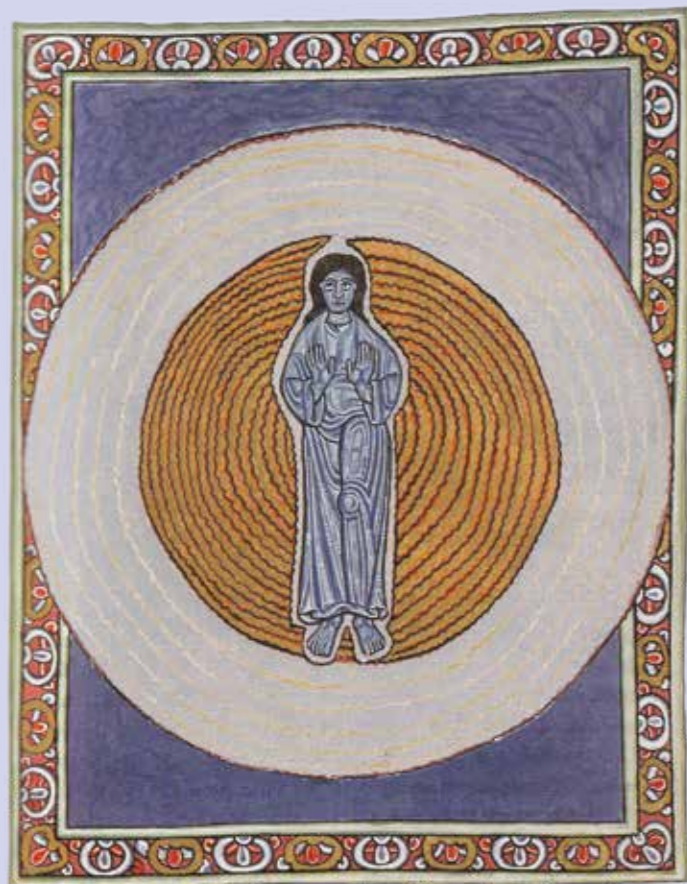
- Tanya Stable Miller, *The Beguines of Medieval Paris. Gender, Patronage, and Spiritual Authority*, University of Pennsylvania Press, 2014, particulièrement le chap. III.
- Sharon Farmer, *The Silk Industries of Medieval Paris. Artisanal Migration, Technological Innovation, and Gendered Experience*, University of Pennsylvania Press, 2017.

Testard Robinet, *Paulina et Panphyle*, enluminures tirées du *De mulieribus claris* de Boccace, 1488-1496, BNF, fr. 599, fol. 77v et 40.



Magistrale Hildegarde de Bingen

Par Laurence Moulinier-Brogi,
université Lumière Lyon 2, UMR 5648 (CIHAM)



Deuxième vision d'Hildegarde : la Sainte Trinité, enluminure tirée de *Scivias*, s.d.

En quarante ans exactement, pour s'en tenir à la seule France, Hildegarde de Bingen (1098-1179) est passée de la pénombre, d'où la sortit Bernard Gorceix avec la traduction en 1982 de son *Livre des œuvres divines*, à la lumière pour ainsi dire zénithale. Sa vie est désormais connue et étudiée à l'échelle internationale, ses écrits traduits dans de nombreuses langues, sa musique jouée et enregistrée, et ses remèdes médicaux adoptés, voire adaptés en recettes de cuisine.

Sa longue existence se divise en deux parties, la césure étant marquée par la reconnaissance de son inspiration divine par le pape Eugène III en 1147. Presque quinquagénaire, Hildegarde ne devait dès lors plus cesser d'écrire et d'agir. L'œuvre de cette visionnaire autorisée à s'exprimer au sommet de la Chrétienté est de fait aussi vaste que variée : trois recueils de visions proprement dites, deux vies de saints, deux traités de médecine mis sous son nom, des compositions lyriques baptisées *Symphonie de l'harmonie des révélations célestes*, un lexique et un alphabet imaginaires, des textes didactiques ou exégétiques à l'intention de communautés, sans oublier une correspondance avec des interlocuteurs variés,

de l'humble abbesse à l'empereur et au pape, en passant par Eudes de Soissons ou Aliénor d'Aquitaine. Cette correspondance montre à la fois Hildegarde en directrice spirituelle d'individus ou de communautés, et en femme d'autorité fustigeant ou rappelant à leurs devoirs prélats ou souverains indignes.

L'écriture, qui lui prit beaucoup de temps et lui valut beaucoup de souffrances, ne fut pas l'ennemie de l'action. Faisant sécession d'avec le monastère double où elle avait été élevée et avait pris le voile en 1112 pour fonder, sur injonction divine, sa première communauté féminine sur le mont Saint-Rupert, ou Rupertsberg, entre 1147 et 1150, Hildegarde prit soin de faire garantir sa fondation et ses propriétés par des chartes ou des privilèges. Parmi les bienfaiteurs qui permirent la construction du monastère, le comte palatin Hermann de Stahleck, mais aussi le comte Meginhard von Sponheim ou encore les propres frères de Hildegarde et des nobles locaux ; Hildegarde, de par ses origines nobles et ses relations, se doublait de fait d'une fine politique, ce dont témoigne aussi sa grande liberté de ton avec les plus grands : Frédéric Barberousse ne la reçut-il pas en son palais d'Ingelheim en 1154 ?

Une abbesse hors du commun

Cela n'a rien de rare pour une abbesse du XII^e siècle en terre d'Empire mais, au vrai, peut-on la qualifier d'abbesse ? Le seul document la nommant ainsi est une charte de privilèges octroyée par Barberousse en 1163 ; les autres documents l'appellent *magistra*, dès 1138, après la mort de la recluse Jutta von Sponheim en 1136, à laquelle elle succéda au Disibodenberg à la tête d'une communauté conventuelle de douze femmes. Nul doute, pourtant, qu'aux yeux de ses contemporains, Hildegarde était une abbesse, fondant et organisant des complexes monastiques, cherchant des garanties pour leurs revenus ou leur procurant des privilèges.

Mais, outre ses capacités de gestionnaire prévoyante et de femme douée pour l'écriture sous inspiration divine, Hildegarde se signale par des initiatives, voire des résistances hors du commun pour sa charge. À la toute fin de sa vie, elle prit sur elle d'enterrer dans l'enceinte de son monastère un homme excommunié, encourageant les foudres et surtout l'interdit de l'archevêque Christian de Mayence, et finit par avoir gain de cause après avoir adressé au prélat une admirable lettre constituant à la fois un plaidoyer *pro domo* et un traité sur la musique et ses origines divines. Valétudinaire, elle n'hésita pas à entreprendre des expéditions dans tout l'Empire pour prêcher contre les hérétiques, auprès du clergé régulier comme séculier. Qu'une femme âgée chevauche autant n'est pas un *unicum* – songeons à sa contemporaine Aliénor d'Aquitaine –, mais Hildegarde était une nonne cloîtrée et, à part Bernard de Clairvaux appelé à prêcher la croisade hors les murs, on ne connaît aucun exemple de supérieur.e de monastère aussi mobile au XII^e siècle. Enfin, Hildegarde procéda avec succès à l'exorcisme d'une possédée, Sigewize, qui avait mis en échec les moines de Brauweiler, et reste à ce jour le seul cas d'exorciste au féminin au XII^e siècle.

Brunehaut, la femme d'État

Par Bruno Dumézil, professeur d'histoire
du Moyen Âge, Sorbonne Université

De Brunehaut, qui régna sur le monde mérovingien au tournant des VI^e et VII^e siècles, on ne garde généralement que le souvenir d'un horrible supplice qui la vit attachée à la queue d'un cheval lancé au galop. Demeure aussi l'histoire d'une querelle sanglante avec une autre reine, Frédégonde. Par chance, une partie de la correspondance de Brunehaut nous est conservée. Elle permet de prendre la mesure du pouvoir exercé par cette femme au sein d'un monde hésitant entre Antiquité et Moyen Âge.

Née vers 550, Brunehaut était une princesse du royaume wisigoth d'Espagne et elle bénéficia d'une éducation soignée à Tolède. En 565, elle fut donnée en mariage à Sigebert I^{er}, roi des Francs de l'Est. La jeune femme s'installa alors dans la région de Metz et commença à se créer un réseau d'obligés, dont le poète italien Venance Fortunat et le futur historien Grégoire de Tours. Veuve en 575, Brunehaut parvint à prendre le contrôle du Palais au nom de son jeune fils, Childebert II. Lorsque ce dernier devint majeur en 585, elle maintint une régence de fait et géra l'essentiel des affaires publiques sur le royaume de l'Est. Un héritage opportun lui permit bientôt de mettre la main sur la Bourgogne. Au milieu des années 590, son pouvoir s'exerçait des Pyrénées à la Thuringe et de la Bavière à la Touraine. Au même moment Frédégonde, veuve du roi franc de l'Ouest, tentait elle aussi de s'accrocher au pouvoir au nom de son propre fils, Clotaire II ; mais elle ne contrôla jamais que la basse vallée de la Seine. Entre les deux femmes, il y eut une forte rivalité politique mais peut-être pas de haine personnelle, ne serait-ce que parce que les deux reines mères ne se rencontrèrent jamais.

Après la mort de Childebert II en 595, Brunehaut continua de régner au nom de ses petits-fils Thierry II et Théodebert II. Les lettres conservées montrent l'ampleur de ses perspectives diplomatiques : elle dialoguait avec les ducs lombards, avec la cour impériale de Constantinople, avec le *khân* des Avars de la plaine danubienne ou encore avec les missionnaires actifs en Angleterre anglo-saxonne. Elle fut aussi la première reine franque à entretenir une correspondance suivie avec le pape : Grégoire le Grand (590-604) lui envoya des livres et des reliques romaines. La relation se montra beaucoup plus difficile avec l'abbé irlandais Colomban, qu'elle avait pourtant accueilli dans le monde franc mais avec qui elle finit par se brouiller ; elle le fit exiler à la fin des années 600.

Une reine de plus en plus isolée

La piété personnelle de Brunehaut demeure indiscutable : elle multiplia les donations et fit édifier à Autun un monastère de femmes extrêmement ambitieux pour lequel elle obtint un privilège pontifical. À partir de 604, Brunehaut avait toutefois perdu le contrôle du royaume franc de l'Est, qu'elle avait confié à Théodebert II. Elle s'appuya sur son autre petit-fils, Thierry II de Bourgogne, pour



Le Supplice de Brunehaut, enluminure tirée des *Grandes Chroniques de France*, vers 1375-1380, Paris, BNF, fr. 2813, fol. 60v.

reconquérir le terrain perdu mais cette implication dans une guerre fratricide lui valut de nombreuses inimitiés. Cherchant à maintenir une fonction publique de type romain, Brunehaut tenta aussi de restaurer l'impôt foncier antique, ce qui ulcéra son aristocratie. Enfin, à la mort de Thierry II en 613, Brunehaut fit couronner son arrière-petit-fils Sigebert II. Les Grands n'acceptèrent pas cette nouvelle régence dont ils ne tiraient aucun profit. Ils se rangèrent dans le camp du petit roi de basse Seine, Clotaire II, et lui livrèrent Brunehaut. Elle fut alors mise à mort de façon spectaculaire et très atypique, non comme une femme, mais comme un homme qui aurait tenté d'usurper le trône des héritiers de Clovis.

Pour aller plus loin
Bruno Dumézil, *La Reine Brunehaut*, Paris, Fayard, 2008.

La veuve dans les lettres médiévales

Par Yasmina Foehr-Janssens,
université de Genève



Maître de la Cité des Dames, *Raison, Droiture et Justice apparaissant à Christine de Pizan; Raison, vêtue de la robe rouge à surcot blanc de Justice, aidant la poétesse à construire la Cité*, enluminure tirée de *La Cité des Dames* de Christine de Pizan, 1405-1410, Paris, BNF, fr. 607, fol. 2.

« Seulette suis, et seulette veulx être¹ », chante, vers 1395, Christine de Pizan, veuve à 25 ans d'Étienne Castel, un notaire du roi Charles V. Par ses ballades, Christine inaugure la carrière de la première femme de lettres laïque du Moyen Âge français. C'est en s'appuyant sur sa solitude et son deuil qu'elle engage le dialogue avec la tradition poétique de son temps. Sa plainte rivalise avec celle des amants désunis et, plus tard, des poètes désolés (Dante, Pétrarque) que la mort a séparés de leur dame. Mais, en perdant le « capitaine de sa barque », comme elle le raconte dans l'autobiographie allégorique qui ouvre son *Livre de la mutation de fortune* (1403), Christine affirme aussi que le veuvage a fait d'elle un « vray homme », c'est-à-dire une personne indépendante, responsable de son propre sort, endurcie par le chagrin, mais aussi par la détermination à surmonter les épreuves. Christine choisit donc, en connaissance de cause, le veuvage qui, seul, lui offre la possibilité de se forger le profil d'une autrice à part entière, en conjuguant la fidélité de l'amant et la force d'âme du penseur solitaire.

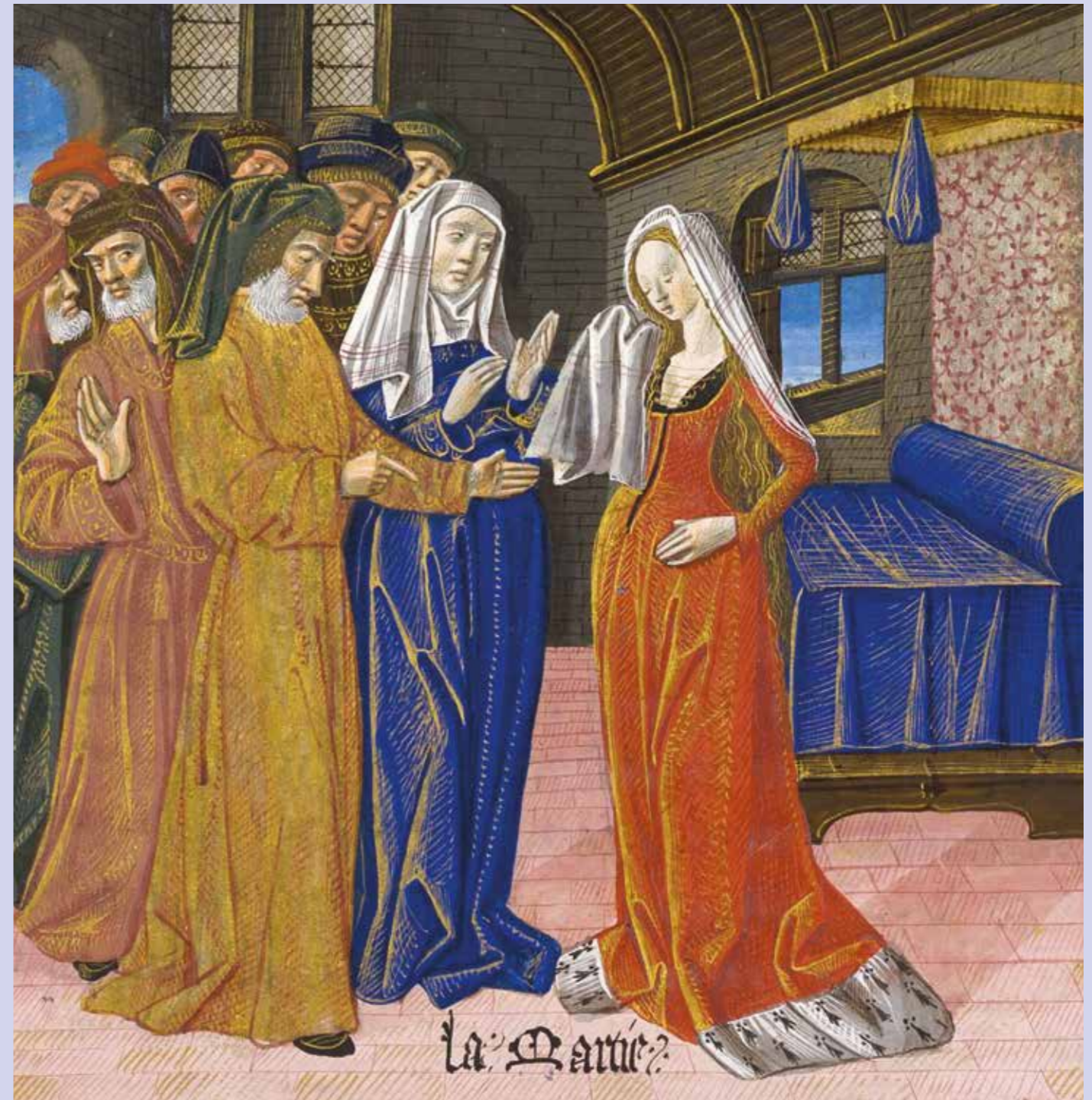
C'est dire combien le veuvage est susceptible d'assurer une dignité et une autonomie plus grandes qu'aucun des autres statuts sociaux dévolus aux femmes, à l'exception peut-être de celui de religieuse. Ni le célibat toujours précaire de la vierge, ni le mariage qui assujettit la femme mariée n'offrent une puissance d'agir comparable à celle de la veuve. Lorsqu'elle est appelée à régir les biens, les affaires voire le fief ou le royaume de son mari défunt, la veuve peut jouir d'une autorité féminine inégalée dans une société réglée par une hiérarchie des genres largement incontestée.

Certes, le veuvage est de nature à accroître la vulnérabilité des femmes esseulées en les privant de tout ou partie des ressources

auxquelles leur mari avait accès. La Bible et, après elle, les romans de chevalerie ne se privent pas de faire de la veuve et de l'orphelin les figures d'une humanité éprouvée. Cependant plusieurs traditions sociales, spirituelles et narratives voient dans la veuve une forte femme. Dans la Rome antique, la louange de la *mulier univira* dresse le portrait idéal d'une veuve fidèle à la mémoire de son mari défunt. Cette conception fait du deuil un état durable, dans lequel la veuve trouve sa dignité. Les Pères de l'Église revisitent ce paradigme pour en faire un état quasi ecclésial. La veuve endosse l'état de viduité par un acte de foi et un engagement délibéré, qui la « délie de la loi du mari » (Romains 7, 2). Sur le plan spirituel, la figure de l'explorée est le symbole d'une humanité désemparée, mais qui tient bon dans l'attente de son salut.

Enfin, à partir du XIII^e siècle, on voit apparaître dans les lettres romanes une forme d'héroïsme féminin basé sur le motif narratif de la femme persécutée. Celui-ci magnifie la constance et l'endurance d'épouses abandonnées et calomniées dont le parcours évoque le veuvage consenti. Tant et si bien que, dans le second livre de sa *Cité des Dames* (1405), ouvrage polémique dédié à la défense des femmes, Christine de Pizan, encore elle, exalte ce modèle de veuve chaste et courageuse en s'appuyant sur des exemples tirés de la Bible et de la littérature antique (Judith, Didon), mais aussi du *Décameron* de Boccace ou de chansons de geste (*Florence de Rome*).

¹ Christine de Pizan, *Cent ballades*, in *Œuvres poétiques*, Paris, éd. Maurice Roy, 1886, t. XI, p. 12.



Comment l'état de veuvage se doit garder saintement, enluminure tirée du *Livre des bonnes mœurs* de Jacques Legrand, vers 1490, Chantilly, musée Condé, ms. 297, fol. 115.

Trois femmes condamnées

Par **Élisabeth Crouzet-Pavan**, professeure émérite d'histoire du Moyen Âge, Sorbonne Université

En Italie, trois femmes situées au plus haut degré de la hiérarchie politique et sociale sont, en moins de trente ans, décapitées pour adultère. La première à mourir sous la hache en 1391 est Agnès Visconti, mariée au seigneur de Mantoue, Francesco Gonzague. La deuxième, connue sous le nom de Béatrice de Tende, était l'épouse du duc de Milan, Filippo Maria Visconti. Quant à la plus jeune, Parisina Malatesta, elle est exécutée en 1425 sur ordre de son mari, Niccolò III d'Este, seigneur de Ferrare. Pour Agnès, un procès mené par un tribunal exceptionnel et un simulacre de justice. Pour Béatrice, en 1418, une sentence rendue par un juge. Quant à Parisina, seul un ordre de son mari la mène à la mort.

Il est difficile de ne voir dans ces affaires qu'une coïncidence tragique. Nos seigneurs bafouent en effet toutes les normes, celles de l'Église qui pouvait autoriser la séparation de corps, celles du droit civil qui ne punissait pas de mort l'adultère. Plusieurs solutions s'offraient aux maris trompés. Pour que l'Église autorise la dissolution du couple, il fallait trouver un empêchement dirimant. La consanguinité permettait ainsi l'annulation d'un mariage, et, dans ces familles, il n'était pas difficile de trouver de tels liens. Les époux pouvaient également s'éloigner l'un de l'autre et connaître une situation de « divorce latent ». Enfin, ces drames familiaux étaient parfois réglés de manière plus discrète, par l'assassinat de la coupable.

Nos trois seigneurs n'empruntent aucune de ces voies. Ils en expérimentent une autre, celle d'un acte de pouvoir régi par leur arbitraire et qui a cette particularité d'être doté d'une certaine publicité. Les comportements féminins transgressifs qu'il punit, loin d'être cachés pour être voués à l'oubli, sont placés, du fait du châtement exceptionnel qu'on leur réserve, en pleine visibilité.

Mises à mort car jugées trop puissantes

Comment l'expliquer ? Agnès, Béatrice et Parisina étaient mariées à des hommes plus enclins à renforcer leur pouvoir qu'à le partager. Or chacune d'elles a fait preuve d'une étonnante capacité à se ménager des espaces d'autonomie.

Et voici le premier d'entre eux. Ces princesses, qui prennent possession du palais seigneurial où vivent une large maisonnée et une troupe de serviteurs, sont en charge de l'intendance et jouissent d'un véritable pouvoir financier. L'exemple de Parisina, documenté par des centaines de folios de comptes, le montre. Elle a la haute main sur les dépenses, même si le mari administre son propre hôtel. Elle gère, en toute liberté, un budget considérable. Elle passe des commandes auprès des artisans de Ferrare et expédie ses commissionnaires dans les boutiques de Venise et de Milan. Elle choisit les objets, impose des modes et des goûts, et donne à la cour de Ferrare un lustre inédit.



Girolamo Domenichini, *La Condamnation de Hugo et Parisina*, 1836, huile sur toile, Ferrare, Museo dell'Ottocento.

En outre, ces rôles féminins ne se limitent pas à la sphère de la maison seigneuriale, de la cour et des villas de campagne. Ces femmes, contre toute attente, sont présentes au cœur même du pouvoir. Dans un régime seigneurial contraint de se « dynastiser » pour survivre et se transmettre, et sur lequel s'exerce le rayonnement du paradigme monarchique, l'épouse remplace l'époux quand ce dernier est absent, et il l'est fort souvent. Il n'est pas besoin de délégation de pouvoir pour que la femme se substitue à son mari dans la gestion quotidienne de la seigneurie.

Il existait donc dans l'Italie de la toute première Renaissance une part de pouvoir au féminin. Des dizaines d'années avant qu'apparaissent les figures féminines les plus emblématiques de la Renaissance, des femmes étaient déjà actives au sein du dispositif politique et symbolique de la seigneurie. La nouvelle importance d'Agnès ou de Parisina explique l'éclat de leur châtement. Leurs maris, parce qu'ils sont en mal de majesté monarchique, en disant que leur majesté a été atteinte par le crime de leur épouse et en la restaurant par sa mort, progressent dans leur marche vers un pouvoir souverain.

Pour aller plus loin

Élisabeth Crouzet-Pavan et Jean-Claude Maire Vigueur, *Décapitées. Trois femmes dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 2018.

Sélection bibliographique

Ouvrages écrits par des femmes au Moyen Âge, traduits en français moderne

Pour le haut Moyen Âge, traduits du latin

• Dhuoda, *Manuel pour mon fils*, éd. Pierre Riché, trad. Bernard de Vregille et Claude Mondésert, Paris, Éditions du Cerf, coll. Sources chrétiennes, 1975.

• Éthérie, *Journal de voyage*, éd. et trad. Hélène Pétré, Paris, Éditions du Cerf, 1971.

• Hrotsvita, *Théâtre (Dramata)*, éd. et trad. Monique Goulet, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

Pour la période du XII^e au XV^e siècle, traduits du latin, de l'ancien provençal ou de l'ancien français

• *Chants d'amour des femmes-troubadours*, éd. et trad. Pierre Bec, Paris, Stock / Moyen Âge, 1995.

• Christine de Pizan, *Cent ballades d'amant et de dame*, éd. bilingue Jacqueline Cerquiglini-Toulet, Paris, Gallimard, coll. Poésie / Gallimard, 2019.

• Christine de Pizan, *Le Chemin de longue étude*, éd. et trad. Andrea Tarnowski, Paris, Librairie générale française, coll. Lettres gothiques, 2000.

• Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, trad. Thérèse Moreau et Éric Hicks, Paris, Stock / Moyen Âge, 1986.

• Christine de Pizan, *L'Épître Othea*, préface Jacqueline Cerquiglini-Toulet, reproduction en fac-similé du manuscrit enluminé réalisé pour le Grand Bâtard de Bourgogne, trad. Hélène Basso, Paris, PUF / Fondation Martin Bodmer, coll. Sources, 2008.

• Christine de Pizan, *Le Livre du Duc des vrais amants*, éd. bilingue Dominique Demartini et Didier Lechat, Paris, Champion, 2013.

• Christine de Pizan, *Le Livre des épîtres du débat sur le Roman de la Rose*, trad. Andrea Valentini, Paris, Classiques Garnier, coll. Moyen Âge en traduction, 2022.

• Christine de Pizan, *Le Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V le Sage*, trad. Thérèse Moreau et Éric Hicks, Paris, Stock / Moyen Âge, 1997.

• Élisabeth de Schönau, *Visions*, introduction Laurence Moulinier-Broggi, trad. Jean-Pierre Troadec d'après le texte latin établi par F. W. E. Roth, Paris, Éditions du Cerf, 2009.

• Hadewijch d'Anvers, *Les Chants*, trad. du moyen néerlandais Daniel Cunin, Paris, Albin Michel, 2019 (avec un CD).

• Hildegarde de Bingen, *Le Livre des œuvres divines (Visions)*, éd. et trad. Bernard Gorceix, Paris, Albin Michel, 1982.

• Hildegarde de Bingen, *Louanges*, poésies complètes, éd. et trad. Laurence Moulinier, Paris, Orphée / La Différence, 1990.

• Hildegarde de Bingen, *Scivias. « Sache les voies » ou Livre des visions*, éd. et trad. Pierre Monat, Paris, Éditions du Cerf, 1996.

• *Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles): Marie de France et ses contemporains*, éd. bilingue Nathalie Koble et Mireille Séguy, Paris, Champion Classiques, 2011.

• *Lettres d'Abélard et Héloïse*, éd. et trad. Éric Hicks et Thérèse Moreau, Paris, Librairie générale française, coll. Lettres gothiques, 2007.

• Marie de France, *Les Lais*, éd. Karl Warnke, trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Le Livre de poche, coll. Lettres gothiques, 1990.

• Marie de France, *Lais*, éd. bilingue Philippe Walter, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 2000.

• Marie de France, *Les Fables*, éd. et trad. Charles Brucker, 2^e éd. revue, Paris / Louvain, Peeters, 1998.

• Marie de France, *L'Espurgatoire Seint Patriz*, éd. et trad. Yolande de Pontfarcy, Paris / Louvain, Peeters, 1995.

Études historiques

• Martin Aurell, *Aliénor d'Aquitaine*, Paris, PUF, 2020.

• Alain Boureau, *La Papesse Jeanne*, Paris, Aubier, 1988.

• Boris Bove et Claude Gauvard (dir.), *Le Paris du Moyen Âge*, Paris, Belin, 2014.

• Martine Charageat, *La Délinquance matrimoniale. Couples en conflit et justice en Aragon (XV^e-XVI^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

• Georges Duby, *Mâle Moyen Âge : de l'amour et autres essais*, Paris, Flammarion, 1987.

• Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident* (5 tomes), t. II : *Le Moyen Âge*, sous la dir. de Christiane Klapisch-Zuber, Paris, Plon, 1991.

• Sharon Farmer, *Surviving Poverty in Medieval Paris. Gender, Ideology and the Daily Lives of the Poor*, Ithaca / Londres, Cornell University, 2002.

• Christiane Klapisch-Zuber, *La Maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

• Didier Lett, *Hommes et femmes au Moyen Âge. Histoire du genre, XII^e-XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2013.

• Danielle Régner-Bohler (dir.), *Voix de femmes au Moyen Âge : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie, XII^e-XV^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2006.

• Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, t. I, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2020 [le Moyen Âge (1150-1450) est traité par Jacqueline Cerquiglini-Toulet ; la période suivante (1475-1615) par Éliane Viennot].

• Simone Roux, *Christine de Pizan. Femme de tête, dame de cœur*, Paris, Payot, 2006.

Marguerite d'Anjou, Shakespeare et moi

Entretien avec Thomas Jolly

Metteur en scène et directeur du centre dramatique national Le Quai à Angers, Thomas Jolly travaille depuis 2010 sur les pièces de Shakespeare *Henry VI* et *Richard III* qui ont fait l'objet, ce printemps au Quai, de représentations en continu, d'une durée de 24 heures. À cette occasion, nous avons interrogé Thomas Jolly, qui y interprète le rôle de Richard III, sur sa vision de Marguerite d'Anjou, reine oubliée d'Angleterre.

Vous avez vécu pendant plus de dix ans dans l'intimité de Marguerite d'Anjou, telle que vue par Shakespeare à travers *Henry VI* et *Richard III*. En outre, vous travaillez exactement en face du château de son père. Quelle image avez-vous d'elle ?

C'est ma préférée ! L'image que j'en avais au début était étroitement reliée à la vision qu'en donne William Shakespeare : une femme très puissante, très cruelle, une femme cheffe de guerre. Un vrai destin shakespearien. Jusqu'à ce que je découvre, en travaillant sur *Marguerite Express*, une femme beaucoup plus complexe et donc plus intéressante. C'est une femme dont la mémoire a été complètement effacée de l'histoire notamment locale, au point que lorsque des travaux de rénovation ont eu lieu à la cathédrale d'Angers, il a fallu enlever la plaque qui la mentionnait et elle n'a jamais été remise. C'est étrange d'avoir eu un tel destin et finalement de ne même plus exister.

Dans une interview, vous avez dit que pour *Henry VI*, « il n'était pas question de mettre un pied sur le plateau sans être au fait, très au clair sur ce qu'était la guerre de Cent Ans [...] et ce qu'en a fait Shakespeare, parce qu'il n'était pas historien, il est poète¹ ». Comment avez-vous abordé cet aspect historique, sachant que certains personnages – je pense bien sûr à Jeanne d'Arc mais aussi à Richard III – ne sont pas conformes à ce qu'on sait d'eux aujourd'hui ? Comment réconcilier – ou pas – l'Histoire et le spectacle ?

En le sachant ! Il ne faut jamais oublier que ce que nous jouons reste une interprétation, un point de vue, une fiction. Ainsi, dans la réalité, le général Talbot et Jeanne d'Arc ne se sont jamais croisés sur un

champ de bataille. Il s'agit de se mettre dans un contexte qui n'est pas celui de la reconstitution. Ici, nous nous trouvons dans une véritable situation de théâtre, face à une réalité à laquelle Shakespeare tord le cou dans tous les sens pour lui donner une force dramatique. Mettre Talbot face à Jeanne d'Arc la sorcière, c'est hautement dramatique. Et hautement malin ! Quand nous avons commencé à fouiller dans ce riche matériau de la guerre de Cent Ans et de la guerre des Deux-Roses, il fallait être conscient que ce que nous jouions n'était pas la vérité historique.

Il y a toujours de beaux clins d'œil dans Shakespeare. Quand, sur la plaine de Bosworth, Richard III arrive et dit : « Qu'on dresse ici ma tente ! Je dormirai ici ce soir... / Mais demain où ? Allons, peu importe² », le public anglais savait alors qu'on n'avait pas retrouvé son corps – ce qui n'est plus le cas aujourd'hui – et pouvait en rire. Cela ne nous parle plus de la même manière.

Il y a un personnage de *Henry VI* qu'on retrouve aussi dans *Richard III* et qui a un rôle central alors qu'elle est totalement inconnue en France et oubliée en Angleterre : Marguerite d'Anjou. Vous êtes-vous senti plus de liberté ? Et votre regard a-t-il changé ?

Mon regard a changé sur elle quand j'ai travaillé sur *Marguerite Express*. J'ai découvert son enfance, la manière dont sa famille a hérité de ses duchés, combien le rôle de sa mère Isabelle de Lorraine est important puisqu'elle a géré ses possessions lorraines et angevines en l'absence de son père René. Tout cela lui a donné des exemples qui expliquent davantage sa position comme reine d'Angleterre. Mais ce qui est poignant pour moi est qu'on comprend très vite que ce mariage, arrangé par René d'Anjou, l'est dans son propre intérêt. Cela va la marquer du sceau de la honte pour

Charline Porrone, interprète de Marguerite d'Anjou, ici dans *Richard III*.



La tragique confrontation des veuves meurtries : la reine Élisabeth (Émeline Frémont), Marguerite d'Anjou (Charline Porrone) et la duchesse d'York (Anne-Charlotte Dupuis).



l'Angleterre, lui donner une affreuse réputation qui fait qu'elle est haïe par le pays entier dès son arrivée sur le sol anglais.

Dans le dernier épisode de *Richard III*, elle a tout perdu, son mari, son fils, son royaume et ses territoires français. Elle finit sa vie dans le manoir de Reculée, près d'Angers. Ce qui m'a permis de lui faire dire : « Je recule, je recule ! » Elle est une princesse qui n'a fait que reculer tout au long de sa vie.

Avec son interprète, Charline Porrone, vous avez donc créé ce *Marguerite Express* d'une durée d'une heure. Pouvez-vous nous en parler ?

Notre premier objectif était d'apprendre aux Angevins qui était Marguerite... d'Anjou ! À l'occasion d'un micro-trottoir, nous nous étions rendu compte que presque personne ne savait nous répondre. On nous évoquait un hôtel à Angers en face du château, un parking à Saumur... Quant à sa statue par Paul Belmondo, située place de la Visitation, les gens pensaient qu'il s'agissait de la Vierge Marie ! Marguerite d'Anjou n'était plus qu'un nom qui traînait. Comme nous allions recréer au Quai la tétralogie *Henry VI – Richard III*, le second objectif était de proposer une espèce de teaser avec un spectacle plus itinérant, plus mobile, que nous avons joué dans des endroits très différents – des cours de château comme des entreprises – dans tout le Maine-et-Loire. Enfin il s'agissait de mettre sur la route les cinq jeunes acteurs et actrices du cycle à orientation professionnelle du Conservatoire à rayonnement régional d'Angers. Proposer des spectacles décentralisés entre dans la mission du Quai, au service de l'insertion professionnelle comme de la valorisation de l'histoire et du patrimoine de notre territoire.

C'est toujours intéressant de faire vivre des figures qui sont liées à des endroits mais dont on ne sait pas toujours qui elles sont. J'ai vécu à Caen où Guillaume le Conquérant est très présent mais je ne saurais pas trop quoi dire de sa vie. Il est donc important de relier la création au patrimoine et l'histoire est un matériau très important au regard du contexte dans lequel on vit aujourd'hui. Quand je regarde depuis Le Quai le logis de René et Marguerite baigné dans la lumière du soir, ils deviennent plus concrets pour moi. On s'approprie ainsi la culture d'un territoire.

Il y a une scène magnifique dans *Richard III* où Marguerite apparaît à la reine Élisabeth et à la duchesse d'York. Ce sont de fortes femmes et pourtant elles sont brisées par la violence et le deuil de leurs enfants.

C'est un passage souvent coupé, parce qu'il ne fait pas avancer l'histoire. Il met en scène trois femmes et aucun homme, trois femmes qui n'ont plus personne. C'est pour cela d'ailleurs que j'ai voulu que le dispositif scénique présente les trois familles complètes en images. Marguerite d'Anjou y paraît alors qu'elle n'a aucun rôle dans la pièce. Elle a tout perdu, son mari, son fils, son royaume. Face à la duchesse d'York et à la reine Élisabeth, elles aussi veuves de leurs maris et de leurs enfants, elle incarne, alors qu'elles se sont haïes, une forme de réconciliation et même de passation. Marguerite transmet à Élisabeth le poids de sa charge, de sa vengeance, de sa colère. Élisabeth va trouver le courage d'affronter Richard, de le trahir. C'est dans la haine et dans le deuil qu'elle retrouve de sa force. Toutes ces femmes profèrent des malédictions et toutes se réalisent. Elles ont une connexion avec l'avenir. Il ne faut pas oublier non plus que chez Shakespeare, les rôles féminins étaient joués par des hommes. Il y a donc en eux une énergie qui est à la fois masculine et féminine.

Dans un autre entretien, vous avez dit : « La pièce raconte un monde en changement. Elle évoque le xv^e siècle par le regard que porte sur lui un homme du xvi^e siècle³. » Or c'est l'époque où règne sur l'Angleterre Élisabeth I^{re}, héritière des Lancastre.

Et ce n'était pas la moindre des reines ! Shakespeare se sert des premières chroniques commandées par Élisabeth I^{re} et qui vont servir un point de vue Tudor, héritier de celui qui a triomphé de Richard. Même si on est dans une démarche de propagande, Shakespeare n'est ni militant ni politique. Il se contente de reprendre des textes qui sont au service d'un pouvoir. De ce fait, les chroniques ont outrancièrement dramatisé Richard III. Mais quel beau personnage !

Et quelle résonance y a-t-il au xxi^e siècle ?

Elle est immédiate. Notre siècle ressemble au xv^e dans le bouleversement des manières d'être ensemble, de communiquer, de voir le monde. Les relais à cheval ont bouleversé la rapidité des modes de communication comme le font aujourd'hui les nouvelles technologies ; l'imprimerie qu'on développe alors est notre internet. Même dans notre position dans l'univers ! On place à l'époque le soleil au centre et aujourd'hui, nous nous interrogeons sur les bouleversements climatiques.

Aujourd'hui comme hier, nous sommes confrontés aux *fake news* et nous réfugions dans la fiction. Le théâtre élisabéthain était très couru comme le sont aujourd'hui les plateformes de streaming. Regardez le succès de *Game of Thrones*, si inspiré de la guerre des Deux-Roses. Cela confirme l'intérêt de ces grands récits qui permettent à un pays entier de se projeter. Ce n'est pas pour rien que Shakespeare continue d'éclairer notre temps.

Propos recueillis par François de Coustin

- 1 Thomas Jolly, *Maquiller les ténèbres*, entretien réalisé par Laure Adler, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, coll. Entre-vues – Leçons de l'université, 2019, p. 24-25.
- 2 William Shakespeare, *Richard III*, trad. Jean-Michel Déprats, Paris, Gallimard, coll. Le manteau d'Arlequin, 1995, p. 221.
- 3 Thomas Jolly, « Un monde en changement », propos recueillis par Thomas Celik, *L'Avant-scène théâtre*, n° 1365-1366, juillet 2014, p. 267.

Thomas Jolly interprète un Richard III fidèle à la vision noire de Shakespeare.



Marguerite d'Anjou et la guerre des Deux-Roses

Par François de Coustin

Fille du « bon roi René », Marguerite d'Anjou naît en mars 1430, en Lorraine dont sa mère est duchesse. Nièce du roi Charles VII, elle est donnée en mariage à Henri VI, roi d'Angleterre, en 1445 dans le cadre des négociations visant à aboutir à une paix. Non seulement elle se marie sans dot mais l'Angleterre restituée à la France le Maine et l'Anjou. L'absence d'enfant dans le couple, les nombreux troubles mentaux du roi poussent le duc d'York son parent à exiger d'être reconnu comme héritier, ambition contrariée par la naissance d'Édouard et le retour à la santé du roi.

Commence alors ce que l'on a appelé la guerre des Deux-Roses entre les partisans du duc d'York, rose blanche, et les partisans de la dynastie des Lancastre, rose rouge. Avec la rechute du roi, Marguerite prend la tête du clan lancastrien. Cela n'empêche pas le duc d'York de se faire proclamer roi sous le nom d'Édouard IV à Londres le 4 mars 1461 tandis que, le 29, les troupes d'Henri VI sont défaites à Towton. Henri VI, Marguerite et leur fils s'enfuient en Écosse. Tandis que Henri, luttant pour retrouver son trône, est fait prisonnier et sombre définitivement dans la folie, Marguerite et son fils s'exilent en Lorraine. Si, à la faveur d'un retournement d'alliances, Henri VI est remis sur le trône le 3 octobre 1470, ce second règne ne dure pas. Quand Marguerite revient de France le 14 avril 1471, c'est pour voir la défaite de son armée le 4 mai, la mort de son fils sur le champ de bataille et son propre emprisonnement. Elle est transférée à la tour de Londres le 21 mai, le jour même où son époux y meurt, sans doute assassiné sur ordre du roi.

Prisonnière, Marguerite n'est libérée qu'au prix d'une rançon, payée par son cousin le roi Louis XI en échange de la dévolution à la couronne du duché d'Anjou à la mort de René. Marguerite rejoint son père en Provence où il demeure désormais et, à sa mort, se retire près d'Angers, au manoir de Reculée. Elle meurt à Souzay-Champigny le 25 août 1482.

Le décès d'Édouard IV, le 9 avril 1483, provoque de nouveaux troubles. Commence le règne de Richard III, fondé sur des meurtres et auquel met fin Henri VII Tudor, héritier des Lancastre et des York, grand-père d'Élisabeth I^{re}.

Portraits anonymes de Richard III, Henri VI, Marguerite d'Anjou et Édouard IV, XVI^e siècle, Londres, National Portrait Gallery (sauf Marguerite d'Anjou, non localisée).



Images de la séduction

Par Ombeline Brouillaud, élève de l'École normale supérieure Paris, en master 1 d'histoire de l'art médiéval

Contrepoint plus charnel de la Vierge Marie, mère nourricière ou *mater dolorosa*, Marie Madeleine, sainte pécheresse, figure autour de 1500 l'image de la femme séductrice plutôt que repentante. Deux superbes statues du musée de Cluny éduquent notre regard sur la représentation d'un idéal de beauté féminine.

Sainte Marie Madeleine est un personnage privilégié dans l'iconographie médiévale. Par le truchement de l'histoire chrétienne, sa figure permet d'illustrer le sujet de la femme séductrice. Autour de 1500 se développe, notamment en Europe du Nord, une abondante production de sculptures sur bois la représentant. À cette production se rattachent deux figures en bois de chêne conservées au musée de Cluny, toutes deux exposées dos à dos sur un socle commun au centre de la salle 21.

La première (inv. Cl. 1851), entrée dans les collections du musée en 1850, provient de Bruxelles, comme le confirme la marque de garantie du bois récemment identifiée sous sa base. Elle y a été réalisée à la fin du xv^e siècle dans l'entourage du sculpteur Jan Borman I. La seconde (inv. Cl. 192), issue de la collection du Sommerard, est datée du premier quart du xvi^e siècle et est probablement originaire du nord de la France, peut-être de la région de Beauvais.

Une iconographie répandue

Ces deux figures en bois de chêne, de taille similaire, ont une iconographie proche. Elles représentent toutes deux la sainte debout sur une petite terrasse ronde, vêtue d'une robe ample. Seul son pied droit dépasse sous sa robe. De sa main gauche, elle tient un vase d'onguent en référence d'une part à l'épisode de l'onction des pieds du Christ et d'autre part aux parfums qu'elle apporte à son tombeau. Son visage au front bombé est encadré par une coiffure recherchée mettant en valeur sa chevelure.

Les deux statues présentent toutefois quelques différences dans leur type iconographique. La *Madeleine* bruxelloise relève de

sa main droite les lourds plis de sa robe. Sa boîte à onguent est fermée, tandis que la *Madeleine* du nord de la France soulève de la main droite le couvercle de la sienne. La masse de cheveux de la *Madeleine* bruxelloise est retenue par une résille à bordure ornée de pierreries, serrée par deux lanières à pompon qui pendent dans le dos ; deux nattes en sortent à la hauteur des oreilles, s'incurvent derrière le cou, remontent et se croisent sur le sommet de la tête pour retomber sur les épaules à travers les boucles ainsi formées. La coiffure de la *Madeleine* française est surprenante : ses cheveux sont couronnés par une somptueuse coiffe composée de languettes de cuir à l'extrémité arrondie, fixées à une armature formée de deux lanières qui se rejoignent au-dessus du front. Une succession de boules y sont attachées par l'avant. Son aspect antiquisant fait qu'elle a parfois été fautiveusement identifiée à un personnage mythologique telle Pandore ou une sibylle. De longues mèches ondulantes s'échappent de la coiffe et retombent le long du dos et des épaules.

La *Madeleine* bruxelloise propose un rendu particulièrement fin et virtuose des habits et des traits du visage. Une recherche de préciosité caractérise le travail de la coiffure, comme de la légère chemise plissée qui dépasse de la robe au niveau du corsage. Les traits du visage à l'ovale très pur sont extrêmement délicats : large front, yeux en amande, nez fin, petite bouche. Cette statue peut être rapprochée du gisant en bronze de Marie de Bourgogne, élevé en 1490 et dont le modèle en bois aurait été effectué par Jan Borman I. Le motif de la résille y est en effet traité de la même manière. Est également attribuée à ce maître brabançon une autre *Madeleine* très comparable, conservée aux Musées royaux d'art et d'histoire

Marie Madeleine, prov. France du Nord, 1^{er} quart du XVI^e siècle, bois de chêne, h. 109 cm, Paris, musée de Cluny.



Jan Borman I ou entourage, *Marie Madeleine*, fin du XV^e siècle, bois de chêne, h. 97 cm, Paris, musée de Cluny.



de Bruxelles. C'est ce qui justifie l'attribution à Borman ou à son entourage de la *Madeleine* de Cluny.

L'harmonie et l'équilibre des sculptures bruxelloises de la fin du xv^e siècle expliquent leur succès ainsi que la diffusion de leur type dans les régions alentour. La *Madeleine* du nord de la France semble ainsi s'inspirer du type iconographique de la *Madeleine* bruxelloise. Conçue elle aussi comme une ronde-bosse, la sculpture est cependant moins travaillée sur son revers simplement ébauché, suggérant que cette face n'était pas destinée à être visible. Les traits de son visage sont plus schématiques, proposant une vision moins idéalisée de la sainte. Ses habits sont toutefois encore plus riches, comme le montrent sa spectaculaire coiffe et les bijoux qui parent sa robe, tels le collier et la chaîne en guise de ceinture. Les amas de plis formant des cornets sur les côtés élargissent la silhouette et lui confèrent une plus grande monumentalité.

Des représentations somptueuses

Les deux sculptures ont fait l'objet d'une restauration, qui a consisté à supprimer les couches de cire teintée qui les recouvraient jusque-là et leur donnaient un aspect sombre et brillant. Ce traitement visait à rendre plus conforme au goût des collectionneurs les œuvres dont la polychromie ancienne était jugée trop dégradée.

La surface de la *Madeleine* bruxelloise a été presque entièrement décapée. Toutefois, des fragments de polychromie subsistent, révélés par le nettoyage pratiqué en 2012 par Maÿlis de Gorostaru et Delphine Masson, comme des îlots de couleur rouge sur les pompons des cordelettes de la résille. La chevelure était dorée,

comme l'atteste une paillette d'or subsistant sur une tresse. La *Madeleine* du nord de la France a quant à elle retrouvé depuis sa restauration une grande partie de sa polychromie. En 2018-2019, elle a fait l'objet d'une étude puis d'un nettoyage par les mêmes restauratrices dans les ateliers du C2RMF. Après le retrait des couches de cire, procédés mécaniques et chimiques ont permis de dégager la polychromie raffinée de l'œuvre. Par exemple, le rose de la manche et le bleu azurite de l'intérieur du manteau sont réapparus sous le gris clair et le bleu pâle qui les masquaient. Un décor de laque rouge sur fond or formant des motifs d'entrelacs a également été révélé sur le surcot.

En se rapprochant de son effet esthétique originel grâce à sa polychromie recouvrée, la figure française a retrouvé toute sa somptuosité. Cette somptuosité est tout aussi présente dans la *Madeleine* bruxelloise, notamment dans la virtuosité décorative de sa mise et de sa coiffure. C'est ainsi sur la beauté de la femme représentée plus que sur les leçons de son renoncement que ces *Marie Madeleine* attiraient sans doute l'attention. Elles apparaissent dès lors comme des incarnations de la beauté féminine idéale en Europe du Nord autour de 1500. La *Madeleine* bruxelloise paraît même coiffée selon la dernière mode, puisque la profusion de sa chevelure suggère l'usage de postiches, très prisés à la fin du Moyen Âge. La statue française sacralise davantage le personnage, impressionnant par son étonnante coiffure qui l'éloigne de l'univers quotidien du spectateur. Les deux sculptures témoignent ainsi du succès de l'iconographie de sainte Marie Madeleine à l'aube du xvi^e siècle, mais aussi des formes variées que peuvent adopter ses représentations.

Brèves des Amis

Par François de Coustin



Au Café des Amis

Souvenez-vous ! C'était il y a six ans. Nous vous sollicitons pour contribuer à la réalisation d'un Café des Amis au sein du musée de Cluny. La société des Amis du musée, qui croyait à ce beau projet, avait décidé d'abonder chaque euro que vous donneriez d'un autre euro. Votre générosité avait été au rendez-vous et le musée nous en sait gré puisque, sur un mur de ce Café des Amis qui a pris la place de l'ancien accueil, une inscription fait mémoire de votre générosité.

À mi-chemin du nouveau parcours muséal, le Café des Amis, judicieusement installé dans les anciennes cuisines de l'hôtel des abbés de Cluny, nous permet de bénéficier d'une restauration légère tout en admirant quelques toiles qui rappellent l'histoire du bâtiment et un portrait de l'hôte à qui nous devons ce musée : Alexandre du Sommerard. Et par beau temps, la cour pavée constitue une extension bienvenue de ce lieu de détente et de convivialité.

À l'issue d'un appel d'offres, la gestion de cet espace a été confiée par le musée à La Table de Cana. Créée en 1985 comme association de bénévoles, avec la mission de former des personnes éloignées de l'emploi aux métiers de la restauration, La Table de Cana est aujourd'hui un réseau de neuf traiteurs-restaurateurs ayant un statut d'entreprise d'insertion, fédérés dans le cadre d'une association nationale sur l'ensemble du territoire français. Cette activité de restauration se fait dans le cadre d'une démarche labellisée visant le zéro déchets, le zéro plastique, la réduction des consommations et de l'empreinte carbone.

Bon à savoir

Pour les Amis du musée de Cluny, le Café des Amis offre une réduction pour toute consommation, sur présentation de la carte d'adhérent.



Tympans aux armes de Pierre II de Bourbon et d'Anne de France (les initiales P et A sont reliées par la ceinture Espérance), vers 1500, calcaire, Moulins, musée Anne-de-Beaujeu.

Les Amis chez Anne de France

Du 18 mars au 18 septembre, le musée Anne-de-Beaujeu, musée départemental de l'Allier, a présenté une exposition entièrement dédiée à Anne de France à l'occasion du cinq-centenaire de sa mort. Cette exposition, première rétrospective d'une telle envergure sur la fille de Louis XI, mariée à Pierre de Beaujeu en 1473 et qui assura la régence pendant la minorité de son frère Charles VIII, de 1483 à 1491, a permis de dévoiler le rayonnement extraordinaire de cette femme de pouvoir qui fut aussi un grand mécène à cette époque marquant le tournant entre Moyen Âge et Renaissance.

Les Amis du musée de Cluny ne pouvaient manquer de s'y rendre, ce qu'ils ont fait sous la direction éclairée d'Olivier Mattéoni, professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Avant l'exposition proprement dite, les Amis se sont rendus à la cathédrale voir le triptyque du Maître de Moulins, Jean Hey, qui a quitté cet automne la cathédrale pour une longue restauration de 18 mois, puis fera l'objet d'une exposition au musée du Louvre en 2024 avant son retour à Moulins.

Les Amis ont particulièrement apprécié les explications d'Olivier Mattéoni tout au long de l'exposition, apprenant à mieux connaître la « ceinture Espérance », symbole des Bourbons et qui réunit souvent les lettres P et A, pour Pierre et Anne. Une exposition dans l'exposition, « Dans les collections de la BNF, trésors enluminés des ducs et duchesses de Bourbon », a permis également d'admirer six purs chefs-d'œuvre d'enluminure prêtés par la Bibliothèque nationale de France.

Avant de reprendre le train pour Paris, cette journée à Moulins s'est achevée dans le décor délicieusement Art nouveau du Grand Café.



Giovanni Pisano, *Christ crucifié*, seconde moitié du XIII^e siècle, ivoire, h. 20,5 cm.

Un Pisano pour le musée de Cluny

Le compte à rebours est enclenché ! Au 31 décembre 2022, le musée de Cluny doit avoir réuni la somme nécessaire à l'acquisition de cette œuvre d'intérêt patrimonial majeur qu'il présente actuellement en exclusivité dans le cadre de l'exposition consacrée à ses plus récentes acquisitions¹ : un *Christ crucifié* attribué à Giovanni Pisano, véritable chef-d'œuvre de l'art italien de la seconde moitié du XIII^e siècle, exposé pour la première fois en France. L'enjeu est de taille, et pas seulement pour le musée, car il n'y a à ce jour aucune sculpture de Pisano dans les collections nationales françaises. Les Amis du musée de Cluny sont partie prenante de cette acquisition.

Pour les Amis, l'histoire remonte au 21 octobre 2021. Ce jour-là, lors d'un conseil d'administration, Séverine Lepape, directrice du musée de Cluny, annonce que celui-ci a un gros projet d'acquisition, un ivoire de Giovanni Pisano, pour un prix important mais durement négocié de 2,45 millions d'euros. Une telle somme excédant largement le budget d'acquisition du musée comme celui de sa tutelle, la Réunion des musées nationaux – Grand Palais, Séverine Lepape a lancé des appels auprès d'entreprises et de fondations susceptibles de mécénat. À cette date, 800 000 euros sont déjà réunis, outre les sommes que peuvent avancer le musée et le ministère de la Culture. Inutile de dire que ces informations ont fait rêver les administrateurs des Amis.

Au conseil suivant de décembre, le rêve devient plus tangible quand la directrice du musée présente aux administrateurs l'objet, si fragile dans son écrin de tissu. Le conseil prend alors la décision d'accompagner l'achat de cette œuvre exceptionnelle en lançant au nom des Amis une souscription, non seulement auprès de nos adhérents mais aussi auprès du grand public. En mars 2022, tout est mis au point lors d'un bureau de notre association. Après étude des conditions proposées par plusieurs prestataires, Hello Asso est choisi pour gérer l'aspect technique de la souscription. En parallèle, un plan de communication est mis en œuvre : annonces sur nos réseaux sociaux (Facebook, Twitter), réalisation et mise en ligne d'une vidéo présentant l'opération. Le musée lui-même relaie notre campagne sur tous ses supports de communication.

Lancée en avril, la souscription – qui a été prolongée jusqu'au 30 novembre – a largement dépassé les objectifs fixés à l'origine puisque, à la date où nous bouclons ce numéro, 201 donateurs (167 via Hello Asso, 34 en direct aux Amis) ont réuni la somme de 117 167 euros. Les dons sont tous bienvenus et s'échelonnent de 5 à 6 500 euros, 27 donateurs ayant donné plus de 500 euros. Nous les attendons tous en février 2023 pour une soirée qui leur sera consacrée.

Et à cette date, nous avons la conviction que le *Christ crucifié* de Pisano sera officiellement entré dans les collections du musée ! Même si à ce jour il manque encore 400 000 euros, Séverine Lepape et ses équipes n'arrêtent pas leurs efforts et sont confiants quant à la réussite de cette magnifique opération.

Laurent Albaret, vice-président,
et Éric Bussy, trésorier des Amis du musée

1. « Acquisitions récentes, 2017-2022 », jusqu'au 2 avril 2023.

Harald, guerrier viking et roi chrétien

Par Lucie Malbos, maître de conférences en histoire médiévale, université de Poitiers



Elle a reçu le prix de la Dame à la licorne 2022 pour son *Harald à la Dent bleue*. Lucie Malbos nous présente ici son travail sur un roi inconnu dont le nom est passé dans le langage de notre vie quotidienne.

Lucie Malbos, lauréate 2022 du prix de la Dame à la licorne pour son livre *Harald à la Dent bleue, viking, roi chrétien* (Paris, Passés composés, 2022).

La légende veut que seule une jeune vierge au cœur pur puisse séduire une licorne, ce qui est bien éloigné de l'image de Harald, farouche guerrier viking. On peut toutefois sauver la légende si l'on considère que c'est plutôt le cœur de la Dame que ce puissant roi du Nord a conquis.

Embarquons-nous un instant pour un voyage dans le temps et dans l'espace, pour remonter un peu plus de mille ans en arrière, à un bon millier de kilomètres d'ici en direction du nord-est. Méconnu en France, Harald est pourtant le roi du passage définitif des Danois au christianisme autour des années 960. Mais c'est aussi un grand bâtisseur, au sens premier du terme : il construit des forteresses, des ponts, monumentalise un site au cœur de son royaume, Jelling, qui est peut-être l'élément illustrant le mieux la synthèse qui s'opère entre anciennes traditions païennes et nouvelle culture chrétienne. Le site abrite entre autres une fabuleuse pierre qui mêle une inscription en runes proclamant que Harald a christianisé les Danois, la première scène de crucifixion connue en Scandinavie et des motifs animaliers renvoyant peut-être à une tradition païenne.

Harald est un grand bâtisseur au sens figuré également, puisqu'il est celui qui, en s'appuyant sur cette nouvelle religion, un peu à l'image d'un Clovis chez les Francs cinq siècles auparavant, construit un royaume danois unifié et fort.

Harald est un roi paradoxal : central et méconnu, redoutable guerrier viking avant de devenir un puissant roi chrétien, oscillant entre méfiance et fascination envers l'Occident chrétien, comme en témoignent les nombreuses influences, aussi bien religieuses et culturelles que politiques, ou même économiques qui marquent son règne. Tout cela ne l'empêche pas de connaître une triste fin, en exil, chassé du pouvoir par son propre fils et lâché par la plupart de ses anciens soutiens.

Autant de facettes que ce livre tente de dégager des très maigres sources à notre disposition, ce qui fut la principale difficulté de cette entreprise biographique ; les parts d'ombre restent très nombreuses, ne permettant d'esquisser qu'un portrait en pointillé.

Pour tenter de démêler l'histoire de la légende, il a ainsi fallu croiser informations textuelles et données archéologiques, mais aussi ressources iconographiques, numismatiques et épigraphiques. C'est la seule façon de mettre au jour, pour reprendre une métaphore archéologique, toute la complexité et la richesse de ce personnage et, au-delà de lui, d'une période, le x^e siècle danois.

Le monde de Harald, un monde encore violent, pris dans les neiges et les brumes du Nord, paraît bien éloigné de l'univers policé et baigné de couleurs chaudes de la Dame à la licorne. Tout semble séparer ces deux personnages, y compris les siècles : quand la célèbre tapisserie est réalisée, cela fait déjà des siècles que Harald n'est plus. Ces deux personnages nous rappellent, par leurs grandes différences, que cette période de mille ans, loin de l'image figée que l'on en a trop souvent, est d'une grande richesse et marquée par de multiples évolutions, richesse que le prix de la Dame à la licorne reflète bien, en choisissant d'année en année des ouvrages se faisant l'écho de cette diversité.

Pourtant si nous sommes tous réunis ici, c'est grâce à la Dame à la licorne et à Harald qui illustre donc, ce soir encore, la porosité des frontières et reste un symbole de connexion, de rencontre des mondes, de mise en relation, un symbole d'échanges et de brassage. Les ingénieurs mettant au point un nouveau système de communication dans les années 1990 ne s'y sont pas trompés en lui donnant son surnom, qui reste bien énigmatique, *Bluetooth* en anglais, et en façonnant, avec deux runes superposées, le logo aujourd'hui mondialement célèbre. Harald avait-il une dent cariée ou peinte de couleur sombre pour effrayer ses ennemis ? Si tant est qu'il ait jamais été question d'une dent... On ne saura probablement jamais à quoi tient cet étrange surnom, passé dans le vocabulaire courant de ce xxi^e siècle ; et, finalement, est-ce si important au regard de l'œuvre et de l'héritage que ce roi laisse derrière lui ?

À la mémoire de François Menant, sans qui je ne serais probablement jamais montée à bord du drakkar des études scandinaves.

Agenda des Amis du musée de Cluny Décembre 2022 – mars 2023

Activités réservées aux adhérents de la société des Amis du musée de Cluny
Plus d'informations sur le site www.amis-musee-cluny.fr



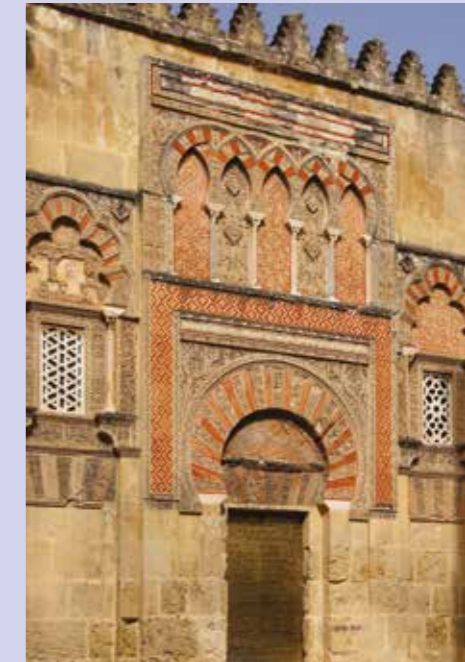
Tournassage d'une céramique dans le grand atelier de la manufacture de Sèvres.

Des visites

- Exposition « Toulouse 1300-1400. L'éclat d'un gothique méridional » au musée de Cluny
- Exposition « Acquisitions récentes, 2017-2022 » au musée de Cluny
- Le site Richelieu de la Bibliothèque nationale de France
- Le musée de la Chasse et de la Nature
- La salle des émaux limousins des xii^e et xiii^e siècles du musée de Cluny
- Lutèce, des arènes à la crypte archéologique
- Exposition « Le monde de Clovis » au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye

Un voyage

Circuit en Andalousie autour de l'art mauresque et de l'art de la Renaissance (Ronda, Cordoue, Jaén, Úbeda, Baeza et Grenade)



Porte d'entrée de la mosquée-cathédrale de Cordoue.

Des escapades

- Journée à Senlis : visite de l'exposition « Conversations amoureuses », du musée d'Art et d'Archéologie, du palais royal d'Hugues Capet, du prieuré Saint-Maurice, de la chapelle Saint-Frambourg et de la cathédrale Notre-Dame
- Journée à Laon, la « montagne couronnée » : visite de la cathédrale, du quartier canonial et de la cité médiévale

Des rencontres avec des métiers d'art et des restaurateurs

- La manufacture de Sèvres
- Le Mobilier national et les Gobelins
- Le LAMS, Laboratoire d'archéologie moléculaire et structurale (CNRS / Sorbonne)
- L'atelier de restauration de mobilier Étienne

Jan Borman I ou entourage,
Marie Madeleine, fin du XV^e siècle,
bois de chêne, h. 97 cm, Paris,
musée de Cluny (détail).

